

L'Acte Psychanalytique

*Petite Introduction à une anthropologie
structurale générale*

Séminaire de Marc LEBAILLY

Le 20 mars 2021

SOMMAIRE

1. Dis-gressions conjoncturelles, à certains adressés, du savoir, de la connaissance et de l'assimilation en psychanalyse	2
2. De l'assimilation de la transformation organique permanente, de la dégradation et de la mort	7
3. Reprise et transition.....	10
4. « Qu'est-ce que l'art d'écrire ? ».....	13
1. L'art du romancier.....	13
2. Du roman comme récit rationnel et fictionnel	18
3. Du roman comme autobiographie du romancier dans ses rapports au mythe	23
4. Freud et Lacan : romanciers-feuilletonistes ou mythologues... ou les deux ?	26
5. De l'autobiographie, des expériences psychiques aléatoires et de la théorisation.....	28

1. Dis-gressions conjoncturelles, à certains adressés, du savoir, de la connaissance et de l'assimilation en psychanalyse

L'expérience du Cercle et d'autres groupes de travail m'ont alerté sur la manière dont chacun appréhendait ce modèle théorique de la psychanalyse structurale. En particulier chez ceux qui en ont une véritable connaissance et tentent de s'y conformer dans leurs pratiques qu'elles soient psychanalytiques ou psychothérapeutiques ou même médicale. Depuis lurette-fourrée, comme le disait Queneau, je m'étais aperçu que ce modèle, dans sa simplicité et sa cohérence mais aussi dans sa complexité d'entendement, était en quelque sorte inintégré. On pourrait alléguer que cela serait le fait qu'il se trouve en rupture frontale avec les mythologies (romanesques ?) freudo-lacaniennes antécédentes. Quoique je situe la psychanalyse structurale en continuité asymptotique avec icelles. Donc, il s'avèrerait incongru. Mais de fait, la plupart de ceux qui s'y intéressent aujourd'hui n'ont pas eu véritablement à en savoir sur ces mythologies. Elles étaient déjà, pour eux, déclinantes et n'étaient plus, depuis longtemps, hégémoniques dans la culture. Mais on ne peut exclure que cette persistance soit tout de même rémanente ... par une sorte de fidélité aux grands ancêtres et l'idéalisation qu'on leur porte toujours. Pour reprendre l'opposition wittgensteinienne ce serait « une « raison » mais pas une « cause ». Cette raison n'est pas suffisante pour entendre de quoi il s'agit de cette inintégration partielle objective. Cette raison occulte la cause. Et pourtant ce n'est pas faute de rabâcher encore et toujours les mêmes concepts et les mêmes articulations sur tous les tons et dans toutes les circonstances. Rien ne semble y faire. Même chez ceux qui, aujourd'hui et à l'évidence, s'avèrent d'authentiques psychanalystes structuraux. Et, de fait, ils le sont. Comme si, pour eux, quelque chose échappait encore. Une sorte d'incertitude dans le péremptoire peut-être ? Bien sûr, cela est encore plus frappant chez ceux qui se présentent comme « compagnons de route bienveillants » de l'aventure de la psychanalyse structurale, comme on disait au parti communiste de la grande époque.

On peut considérer qu'il y a deux sortes de compagnons de route de la psychanalyse structurale ; d'une part, il y a, à Hygie, ceux qui veulent en connaître au titre qu'ils la considèrent comme affine à leur discipline d'aide ou de soin et qu'elle leur ouvre des horizons du côté de la réalité psychique en leur offrant de nouvelles perspectives quant à leur pratique. D'autre part, il y a ceux, très peu nombreux ou quasiment inexistant qui, psychanalystes ou psychanalysants, sacrifient toujours aux sirènes des élaborations freudo-lacaniennes; ils s'y intéressent c'est parfois, en apparence, à titre épistémologique mais le plus souvent par curiosité intellectuelle au titre que rien d'humain de la chose intellectuelle ne doit leur être étranger et qu'au nom de l'éclectisme bien pensé (ouverture d'esprit dit-on, j'ai connu cela à Alters et à l'Invention freudienne), ils ont le devoir de s'y intéresser. Les premiers s'attachent à tenter de comprendre pour connaître. Les deuxièmes mettent à la question les postulats, les concepts et les articulations du modèle en tentant de les relier à ceux auxquels ils n'ont pas renoncé en espérant retrouver, entre celui-là et leurs croyances herméneutiques, un lien généalogique. Attitude qui, de leur point de vue épistémologique, pourrait paraître justifiée et légitime. Mais il n'est pas certain que ce qui les anime véritablement soit mû par une attitude critique, disons, scientifique. Il y a tout lieu de penser que la neutralité scientifique leur fasse, pour partie, défaut et que leur questionnement serve, en dernière analyse et paradoxalement, à conforter leur conception antérieure de l'appareil psychique

ou, au mieux, tenter un compromis entre leurs présupposés et ceux de la psychanalyse structurale. Quand je dis « au mieux » je ne suis pas sûr que ce soit véritablement positif. La psychanalyse structurale dans sa continuité asymptotique avec les élaborations antécédentes, ne permet pas le compromis. Car, le compromis éclectique ne permet pas, même au nom d'un pseudo doute scientifique, de s'engager dans cette aventure humaine qu'est l'actualisation de la psychanalyse structurale dans la réalité sociale. Aventure qui, pour le dire par anticipation, n'est pas seulement « intellectuelle » mais « Ex-Sistentielle ». Ce qui n'est pas le cas pour le premier type de « compagnons de route ». Ce qui se joue à Hygie semble en être la preuve. Non pas qu'on refuse dogmatiquement pour les autres cette possibilité, mais bien parce qu'il y a réellement incompatibilité. Reste, évidemment, qu'il est légitime qu'ils puissent y trouver un intérêt de leur part authentique. Cependant, il faut entendre que la continuité asymptotique est réelle et ne souffre pas l'éclectisme. Avec la psychanalyse structurale, le syncrétisme est exclu.

Mais je pense que si le modèle de la psychanalyse structurale semble si difficilement « intégrable », malgré une évidente volonté d'y accéder, ce n'est pas pour une raison d'intelligibilité et de rationalité. Comme je viens de le rappeler ce modèle est, fondamentalement, simple et cohérent. Aussi la difficulté à en connaître révèle d'abord que le processus d'acquisition n'est pas « seulement » cognitif. Même quand il s'agit d'en mémoriser les tenants et les aboutissants. On pourrait dire alors que ce qui empêche la mémorisation de la prise de connaissance serait la persistance, pour l'un ou l'autre des compagnons de route mais aussi pour les analystes dits structuraux, des conceptions antécédentes freudo-lacaniennes concernant la réalité psychique. On serait alors dans la configuration qu'Octave Mannoni résume avec cette formule heureuse « *Je sais bien* (que tout cela n'est qu'une croyance) ... *mais quand même* (je continue inexorablement à m'y référer) ». Comme si l'abandon mettait le trône et l'autel en danger ...et donc soi-même.

Cela se traduit alors de la part des uns et des autres par des demandes et des interrogations, qui peuvent prendre parfois, comme je viens de l'évoquer, une apparence épistémologique ou encore une manifestation d'incompréhension cognitive qui fait butée. Bien sûr cela est sans fin... et, bien sûr, je n'en suis pas dupe, ni étonné, ni même affecté... même si parfois, avec certains, je laisse échapper ce qui pourrait être entendu comme une sorte d'incompréhension, ou tout au moins d'interrogation, de pourquoi il en est ainsi. De fait, il ne s'agit pas d'un questionnement ni même d'une interrogation à moi-même adressée du pourquoi, malgré mes efforts répétés, il en est ainsi parmi nous. Il y a longtemps que je ne m'interroge plus sur ce phénomène puisqu'il n'y a rien là que de très naturel et ne recèle aucun mystère. En d'autres termes : c'est parfaitement explicable et théorisable. S'il m'arrive de me laisser aller à ce mode d'interrogation, c'est surtout à titre de mise en garde pour ceux à qui je m'adresse. Ce type d'attitude interrogative vis-à-vis d'un modèle constitué, et la manière dont j'y réponds, peut paradoxalement pousser ceux qui interrogent au prosélytisme, par identification. Comme si, parce qu'on me met à la question, j'étais moi-même en position de prosélyte qui cherche à convaincre de la validité du modèle qu'il est censé défendre. Je ne défends rien, et ce depuis longtemps (cela n'a sans doute pas été toujours le cas), je tente seulement de permettre « l'assimilation » du modèle que j'ai constitué. Car, trivialement, on me demande de « préciser », de « clarifier » voir « d'approfondir » (comme si je ne l'avais pas fait !) tel ou tel point de la « doctrine » qui n'en n'est pas une. Un modèle est un modèle et ne fait pas « doctrine ». Cela permet, seulement, de penser une problématique particulière et de rendre compte des faits qui la constituent et qu'on peut, alors, éclairer rationnellement. Constituer un modèle c'est, habituellement, établir un « outil de

connaissances » que l'on est susceptible d'appréhender disons, « consciemment ». C'est une position positiviste ordinaire, partagée comme une évidence dans le monde scientifique depuis le XVIIIème siècle.

Cette position rationaliste, somme toute évidente, peut sans doute s'entendre pour les « compagnons de route ». Si le modèle de la psychanalyse structurale est véritablement un modèle structural, au sens du structuralisme linguistico-ethnologique antécédent, rien n'empêche qu'on en prenne connaissance et qu'on en applique, dans sa pratique affiné, les « enseignements ».

Las ! Cette belle certitude cognitive et rationnelle est démentie quand il s'agit d'un psychanalyste structural. Pour un psychanalyste, en ce qui concerne son Acte, dont vous pressentez à présent qu'il ne se limite pas à l'espace de la cure, « connaître », même si on différencie « connaître » de « savoir », qui renvoie à l'ésotérisme du mythe, ne suffit pas à constituer psychiquement « l'être » psychanalyste, si on pardonne cette métaphore philosophique de « l'être ». Il suffit pour s'en convaincre de noter qu'une connaissance, en tant qu'elle est objective justement, concerne conséquemment un objet ; en l'occurrence ici le modèle théorique de la psychanalyse structurale et la technique de la cure. Il s'agit, quand on parle de « connaître », d'une appropriation extrinsèque. On pourrait dire que connaître, dans le cas qui nous occupe, tiendrait à l'acquisition d'une « armature » conceptuelle, d'une sorte d'exosquelette psychique. On pourrait dire aussi que cette prise de connaissance « scientifique » du modèle, tant théorique que technique, est une condition sine qua non du « devenir » psychanalyste. C'est une condition nécessaire mais pas suffisante. C'est sans doute suffisant pour un psychothérapeute d'obédience psychanalytique structurale et pour tous autres praticiens qui œuvrent dans le champ de la santé, au sens où à Hygie nous définissons la Santé ; c'est-à-dire pour les médecins, les « paramédicaux » et ceux qui interviennent aussi dans le champ médicosocial : psychologue, sophrologue, kinésithérapeute, ostéopathe, assistante sociale, éducateur, auxiliaire de puériculture, enseignant... et j'en oublie certainement des tas d'autres. Comme on disait du temps de l'Ecole freudienne : « tu peux savoir » (Silicet en latin). Je dirais plutôt « *tu peux connaître* », ce qui est plus adéquat et plus cohérent avec ce que je tente d'énoncer. Dans les termes qui sont les miens, le « tu peux savoir » lacanien, qui sans doute partait d'une bonne intention, se révèle être une sorte de lapsus institutionnel puisqu'aussi bien cela indiquerait que ceux qui ne le sont pas, psychanalystes, sont condamnés à accéder à la seule mythologie de la théorie psychanalytique freudo lacanienne. Il n'est pas dans mon intention que la psychanalyse structurale se diffuse dans le collectif comme un savoir mythologique. Car le « savoir » parce qu'il émane d'un corpus ésotérique, et non plus scientifique, fait « appartenance » sur le mode d'une « solidarité mécanique » de la croyance (il s'agit de fait d'une pseudo appartenance) et débouche, inéluctablement, sur un effet de « collage » que dénonçait Lacan au moment de la dissolution de l'École freudienne. L'accès à la « connaissance » d'un véritable modèle, sur le mode moïque réflexif, est l'antidote à l'effet de collage et permet l'appartenance véritable. C'est ce qui s'expérimente à Hygie. Or connaître, pour autant qu'on en ait la capacité cognitive et que cette capacité ne soit pas totalement occultée par un dysfonctionnement psychique morbide, est donné à tout un chacun qui s'y implique. Il m'arrive parfois de sourire quand j'entends tel ou tel arguer de tenir position prétendument subjective, comme s'il s'agissait d'une « posture » ou d'une « conduite » que l'on pourrait décider consciemment parce que, dans certaines circonstances thérapeutiques ou autres, cela s'impose. Une sorte de « savoir être » ou plutôt de « savoir bien être » (idéalisé) si on va au bout de l'idée. Un pendant structural à la « neutralité bienveillante » qui sied aux psychanalystes freudiens. Il ne s'agit pas d'avoir la bonne attitude face à telles ou telles circonstances dans la cure ou ailleurs. Ne me faite pas dire ce que je ne dis pas, je suis convaincu que cette position subjective les mêmes, qui

s'en revendiquent indûment, peuvent effectivement l'acter, mais naturellement, et non pas par volonté et connaissance consciente. À leur insu, parce que telle est leur configuration psychique. Dans le même ordre d'idée, il m'arrive d'entendre certains porter sur d'autres des critiques, parfois fondées, comme quoi ces autres ne comprendraient rien, ou pas grand-chose, à ce qu'il en est de la théorie. Et ce sur un mode définitif et catégorique considéré péremptoire à tort, où l'autre devient alors infréquentable. Dans cette occurrence, il y a détournement de l'accès à la connaissance (perversion pourrait-on dire) à des fins apparentes de « pureté » mais qui dénote à la fois d'une persistance d'idéalisation et qui débouche inéluctablement sur un morcellement du collectif (puisqu'il y a rejet obligé). Ou sur une incapacité à constituer ce collectif. Dans cette perspective on est toujours l'ignare de quelqu'un d'autre. C'est la réintroduction d'une possibilité de supposé savoir prétendue légitime c'est-à-dire d'un maître ! Cette constatation doit nous permettre de poser et de préciser pourquoi on en est toujours à ces manifestations idéologiques qui, si on n'y prend pas garde, peuvent déboucher sur des effets de groupe tout à fait incontrôlables. C'est un peu l'histoire de « la paille et de la poutre », du sermon de Jésus sur la montagne, relaté par Mathieu dans son évangile (Mathieu 7- versets 3 à 5). La théorie psychanalytique structurale, si elle peut être « connue » n'est pas pour autant mémorisable intégralement et définitivement comme il en est de la médecine scientifique et technique par exemple. La théorie psychanalytique structurale se présente comme un modèle qui doit être pensé en permanence et pas seulement appliqué.

On le sait, et on le répète à l'envie, la psychanalyse structurale n'est pas un métier qui se suffirait à la fois d'un « savoir-faire » et d'un « savoir être ». Même si ces savoirs « faire » et « être » découlent d'un modèle « scientifique » (ou scientifique) de la réalité psychique et de ses fonctionnements/dysfonctionnements qui établirait une véritable « connaissance », c'est-à-dire objective, observable et prédictive, des phénomènes qu'ils génèrent. Comme je l'évoquais antérieurement, la connaissance « cognitive », aussi complète qu'elle puisse l'être, ne fait pas le psychanalyste. Ce qui, d'une certaine manière, est fâcheux. Pas plus que pour un artiste, quel qu'il soit, connaître les techniques de son art ne suffit à faire de lui un artiste. Elles lui sont, elles aussi, nécessaires mais pas suffisantes. Dans l'un et l'autre cas, les connaissances doivent être intégrées. On considérait déjà antérieurement que l'acquisition intellectuelle et mémorielle des connaissances n'est pas véritablement suffisante. Il fallait, de plus, une pratique qui tienne lieu d'expérimentation nécessaire à leur intégration. Mais quand il s'agit de la psychanalyse et de la cure, connaître et expérimenter ne suffisent pas. Avoir connaissance même d'une manière exhaustive des concepts théoriques et pratiques de la psychanalyse et les expérimenter dans une pratique, fut-elle orthodoxe, ne constitue pas le psychanalyste. Autre manière de dire que n'est pas psychanalyste qui veut. C'est en ce sens que le recours à la « supervision » ou au « contrôle », fondés sur l'examen de la pratique de l'impétrant, est inadapté. Cela s'entend s'il s'agissait seulement de psychothérapie. Bien évidemment dans l'acception que nous lui donnons ici. **Vous savez que je fais l'hypothèse que les connaissances psychanalytiques, au-delà d'être acquises, doivent être « assimilées ».** Si j'ai choisi ce terme pour en faire un concept qui permet d'approcher ce qu'il en est de la transmission, c'est bizarrement par référence au processus « d'assimilation organique » qui se joue dans la nutrition. Dans le langage courant il arrive qu'on emploie ce terme à titre de métaphore pour faire comprendre ce qui se passe quand un apprentissage est acquis (procéduralement). Mais à mon sens il faut aller au-delà de l'effet métaphorique. Si cela peut s'entendre, on pourrait alors parler d'une similitude « métabolique »¹.

¹ Au sens générique « d'ensemble de réactions chimiques qui se déroulent à l'intérieur d'un organisme vivant et lui permettent de se maintenir en vie »

Dans la nutrition, schématiquement, les éléments chimiques organiques et inorganiques contenus dans les aliments (les nutriments), sont séparés de la matière alimentaire qui leur sert de support, pour être transportés vers les différents métabolismes qui constituent l'organisme. A ce titre, on pourrait dire que les « concepts » et leur organisation en modèle seraient tout autant nécessaire à l'Ex-Sistence et à la vie du psychanalyste. Quoique les concepts ne soient pas des éléments chimiques, ils ont en commun avec eux le caractère « d'information ». A ceci près, donc, que les nutriments sont à la fois des informations et des éléments chimiques. Si on voulait pousser l'hypothèse à son ultime conséquence on pourrait dire que les « nutriments concepts » doivent être séparés de leur support sémiologique sémantique (et des significations qu'il véhicule) pour intégrer « concrètement » le métabolisme psychique singulier moïco-subjectif du psychanalyste. Cela donne une consistance réelle à cette dynamique topique particulière. Pour poursuivre dans cette veine « scientiste », tout se passerait alors comme si la mémorisation sémantique des concepts de la psychanalyse structurale informait la mémoire procédurale qui organiserait en retour une présence au monde singulière et permettrait l'adaptation et l'intégration dans le collectif malgré la prévalence de la fonction subjective. Mais cela relève aujourd'hui de la pure spéculation. « Présence au monde » qui ne relève pas d'une « savoir être » conscientisé moïquement ni, a fortiori, d'une attitude culturellement déterminée puisqu'aussi bien il ne s'agit pas d'être » (au sens philosophico métaphysique) mais d'attester un éprouvé d'Ex-Sistence permanent non seulement dans la cure mais dans la réalité sociale ordinaire. C'est pourquoi cette position dans le monde n'est pas la conséquence d'une connaissance « extrinsèque », quoiqu'il faille immanquablement en passer par là pour y accéder mais, pourrait-on dire, d'une constitution psychique intrinsèque naturellement acquise. Dans cette perspective les connaissances objectives n'ont plus exactement l'objectif téléologique de « comprendre » les « merveilles » ou les « malheurs » du monde pour lui donner un « sens » dernier mais deviennent « **matière à (les) penser** ». Et c'est ce qui devrait arrimer un collectif de psychanalystes. Sans doute ce petit développement permet de préciser ce qu'il en est de ce qu'on nomme improprement « didactique » dans la fin de la cure d'un aspirant psychanalyste... Il s'agit alors de permettre au processus d'auto-organisation moïco subjectif de focaliser sur l'assimilation des concepts psychanalytiques qui jusqu'alors se présentent au mieux comme des connaissances objectives et au pire comme un savoir ésotérique ... et de sortir enfin et à jamais de toute affinité élective symétrique ou même asymétrique.

Pour conclure, on comprend alors pourquoi ceux qui Actent la psychanalyse structurale sont comme contraints d'interroger encore et encore à la fois les concepts et les articulations du modèle structural de l'appareil psychique. Il ne s'agit pas pour eux d'une exigence épistémologique qui me mettrait encore et encore à la question comme le font les compagnons de route psychanalystes freudo-lacaniens et les autres, ni d'une incapacité à comprendre ou à mémoriser (il y a parmi eux des médecins dont la faculté mémorielle est illimitée), il s'agit alors d'activer un processus d'assimilation permanent de telle sorte que les concepts débarrassés à la fois de l'effet de signification et de sens (du sémiologique-sémantique de la théorie) pour permettre la programmation de leur mémoire procédurale... Cette opération étant accomplie, il ne s'agit plus de « savoir être » ou de « savoir-faire » mais d'être configurés psychiquement par. Ils sont alors psychiquement le modèle partout et tout le temps !

2. De l'assimilation de la transformation organique permanente, de la dégradation et de la mort

Pour le psychanalyste cette histoire « d'assimilation psychique » ne se circonscrit pas seulement aux concepts du modèle psychanalytique de l'appareil psychique et de son fonctionnement. Et en particulier ce qu'il en est de l'organisme, de sa structuration et de ses transformations qu'elles soient morbides ou non. Dans ce champ le psychanalyste ne peut se suffire d'une « connaissance » extrinsèque, a fortiori d'un savoir mythologico idéologique issue de la pensée magique. En particulier en ce qui concerne précisément les effets délétères du vieillissement (ce qu'on appelle depuis De Gaulle, avec grandiloquence : « le naufrage de la vieillesse ») et la manière de considérer la mort. Lesquels événements ne sont que des faits organiques ordinaires comme les autres, sans « sens » ou « signification » particulière. Au sujet de ces faits, le psychanalyste ne peut recourir à des opinions personnelles même habillées de considérations psycho-philosophico-moralistes ou métaphysiques. Vous m'avez entendu critiquer vertement les positions à la fois stoïciennes et pseudo anthropologiques de Freud et de Lacan. En particulier le recours à la pulsion de mort psychique qui serait, à les en croire, la cause psychique finale qui mène à la dégradation et à la mort organique. Mais cette prétendue cause déterministe est en réalité une figure du « destin » tel que la pensée grecque mythologique, antécédemment à la pensée philosophique, le conçoit pour expliquer (superstitieusement ?) les heurs et malheurs de la vie des hommes. Fatalisme, pourrait-on dire, qu'on retrouve à la racine de toutes philosophies morales et pas seulement dans le stoïcisme ou le cynisme mais aussi bien dans l'épicurisme et l'hédonisme. De fait, quel que soit le courant philosophique qu'on adopte il s'agit toujours, quand il s'agit de la dégradation organique et de la mort, d'une attitude volontaire et réactionnelle consciente qui s'apparente à un savoir « être ». C'est aussi patent chez Marc Aurèle que chez Epicure : il faut faire avec les avanies de l'existence et avec la mort d'une manière digne ! Comme si c'était l'honneur de l'homme que d'être digne devant ces réalités organiques funestes ! Il me semble que cela ne peut-être la position du psychanalyste. Il ne peut se suffire de ce fatalisme déterministe. C'est une expérience qu'il est appelé à « vivre », disons pleinement, et non pas avec cette dignité d'une indifférence réactionnelle affichée. Bien sûr de l'extérieur on peut penser qu'il s'en fout de la dégradation organique et de la mort. Et lui-même peut en faire l'énonciation en ces termes : il peut affirmer qu'il s'en fout. L'argotique, en cette occasion, se justifie pour faire entendre oxymoralement que ces faits organiques l'indiffèrent dans sa réalité fatale mais pour autant il n'en fait ni dénégation ni déni. Certes son attitude sociale pourrait faire entendre qu'il minimise réactionnellement ou qu'il dénie ces faits. Il ne faut pas s'y tromper. Quoique son attitude puisse laisser entendre et croire ; il ne prend pas cela « par-dessus la jambe » comme on pourrait le croire. C'est très sérieux. Mais ce n'est pas pour autant qu'il faille les prendre avec l'esprit de sérieux. En réalité, c'est à dire dans sa réalité psychique, ces événements sont, comme toutes choses du vivre, présents pour ce qu'ils sont et pour rien d'autre : une réelle transformation organique perceptible comme n'importe qu'elle autre. Ce n'est pas seulement un constat, c'est une expérience vécue plus ou moins douloureuse selon la nature des dégradations organiques subies mais sans aucune souffrance psychique. Pour que cette position soit réelle il faut que ces caractéristiques du

fonctionnement organique (la dégradation et la mort) soient psychiquement assimilées non pas comme un destin funeste, mais comme une réalité organique somme toute banale et ordinaire. Pas de quoi en faire un plat ! Ni pour soi ni pour les autres. On pourrait dire que l'assimilation de ces données s'avère endogène au fonctionnement de l'appareil psychique et fait contre point avec son registre subjectif Ex-Sistentiel. Autre manière de dire que ce qui est intégré par le psychanalyste c'est que l'éprouvé d'Ex-Sistence ne perdure que pour autant que l'organisme en soutient la perception neuro cérébrale. Cela fait buter à l'impression d'immortalité que l'éprouvé de présence toujours présent maintenant pourrait laisser entendre. Mais ces données quand elles sont assimilées, ne ressortissent pas, ou plus, d'une connaissance objectale ni a fortiori d'un savoir. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne faille pas, autant que faire se peut, recourir au bienfait de la médecine scientifique pour tenter d'y remédier ne fut ce que temporairement. Je dirais même que c'est une nécessité injonctive si on veut faire perdurer l'éprouvé d'Ex-Sistence ! Quoiqu'en pensent certains médecins, la médecine n'est pas faite pour guérir de la mort mais pour soutenir ce qu'il en est du vivre. Et c'est déjà considérable. Il n'y a ni fatalisme ni héroïsme du psychanalyste vis-à-vis de cet inéluctable qui signerait cette position vis-à-vis de la dégradation et de la mort inéluctable. Ni même « acceptation ». Mais l'assimilation psychique de cette réalité organique la fait apparaître comme une expérience de vie, certes ultime, comme une autre. Il est alors même possible de manifester une certaine curiosité « cognitive » vis-à-vis de l'apparition et du développement de ses dégradations. Comme il en est des autres événements du vivre. Si tel n'était pas le cas, il me semblerait impossible d'entendre chez autrui à la fois l'angoisse de mort, et celles ayant trait à la maladie et aux douleurs organiques, autrement que réactionnellement. En particulier, il ne pourrait faire face, dans la cure, aux effets délétères du Moi idéal totalitaire dans sa dimension « élimination » tel qu'il se présente dans la mélancolie et la paranoïa qui sinon pourrait affoler et le faire sortir de l'indifférence engagée dont il ne peut se départir.

Je faisais allusion tout à l'heure au fait qu'assimiler les données objectives concernant la mort et la dégradation de l'organisme comme une réalité à assimiler psychiquement permettait de cantonner les dégradations du côté de la douleur sans qu'il y eût retentissement du côté de la souffrance psychique. On les considérerait alors comme purement sensorielles et elles seraient traitées « médicalement » comme telles. C'est à ce titre qu'on peut s'y intéresser cognitivement avec une certaine curiosité. Mais il arrive parfois que ces dégradations puissent avoir une conséquence non négligeable, non pas seulement du côté du « vivre » mais aussi du côté de l'Ex-Sister. Des modalités, je dirais organiques, de l'actualisation de l'Ex-Sistence. C'est rare mais cela peut arriver. Cela n'a alors aucune commune mesure avec ce qu'il en est des empêchements, grands ou petits, aux modalités du vivre. Par exemple quand les inflammations dues à la spondylarthrite axiale et périphérique dont je suis affublé m'empêchent de marcher ou d'écrire. C'est douloureux, très parfois, mais cela ne m'empêche pas d'exister. Quand la douleur envahit mes mains et rend difficile l'écriture, je passe outre et j'écris quand même. Dans cette occurrence, la seule conséquence est que mon écriture devient encore plus illisible que d'habitude ; je produis alors des graffitis presque totalement indéchiffrables. En vérité la seule qui en pâtit, c'est Marie-Laure qui doit décrypter plus qu'elle ne lit pour transcrire. Ce qu'à mon grand étonnement, elle fait très bien. Dans cette occurrence, la douleur n'a aucun retentissement sur l'intention psychique de transmission.

Mais certaines dégradations organiques, douloureuses ou non, peuvent affecter non plus seulement le vivre, l'effectuation du vivre, mais l'actualisation d'une intention subjective dans le vivre. Elles ont de facto un retentissement psychique indéniable dont on pourrait alors penser qu'il se manifeste sous

la forme d'une réelle souffrance. Il n'en est rien. Cette impossibilité organique d'Acter une intentionnalité spécifique Ex-sistentielle ne déclenche aucune souffrance. Elle reste pure, mais imparfaite si on entend « parfaire »² dans son sens de terminer un Acte. Parfaire, dans cette occurrence, consiste à l'actualiser dans le Vivre. L'« Acte » est impossible. Mais l'intention subjective demeure. Cette imperfection peut susciter alors de « la douleur » quasi physique qui pourrait être référée métaphoriquement à celle qui demeure après amputation d'un membre. La vieillesse n'est pas pour autant vécue comme un naufrage...

Ceci étant rappelé, on peut passer à autre chose. Et revenir à nos moutons qui sont, aujourd'hui, la question de l'Art qui lui est non seulement impérissable mais aussi pur et parfait.

² Au sens où chez le notaire, un acte authentique est parfait quand il est signé par les parties.

3. Reprise et transition

Dans le séminaire de décembre je me suis attaché à montrer, entre autres développement, que la tentative de Lévi-Strauss de percer l'utilité anthropologique (et non pas ethnologique) de l'Art dans la réalité sociale, pour des raisons à la fois méthodologiques, (ne pas déroger à la méthode structurale) et épistémologique (ne pas faire dans l'idéalisation du Sujet/moïque en lui affublant une transcendance « sublimée »), ne pouvait pas aboutir à quelque chose de théoriquement consistant. À la fin de son ultime *ouvrage, Regarder, écouter, lire*, il en convenait dans le dernier paragraphe au travers d'une envolée aussi lyrique qu'émouvante. Il en convenait en affirmant la nécessité de l'Art comme une profession de foi. Cependant, une profession de foi, aussi juste soit elle, ne fait pas preuve. Elle laisse la question de sa nécessité sociale en suspend. Ou ouverte. Ou en suspend et ouverte. Je l'ai considérée comme en suspend et toujours ouverte. Susceptible, donc, d'être abordée sans déroger à l'esprit du structuralisme. Si tant est que l'on considère la définition structurale du Sujet, de l'instance subjective inconsciente, recevable théoriquement. C'est-à-dire sans la référer à la question du sens que les systèmes de signification permettent : le sujet, telle que la psychanalyse structurale le situe, est hors sens. Sujet non identifié disait Serge Leclair. On pourrait dire plutôt « non imaginable » ou « non identifiable ». C'est à cela qu'on lui reconnaît la qualité d'apparaître « inconscient », et ne consiste que de permettre l'éprouvé (la jouissance) d'Ex-sistence psychique... pour rien. Sans ce présupposé, (est-ce un postulat ? Je ne le crois pas : c'est une observation clinique d'un phénomène objectif), pas de psychanalyse structurale possible. Cependant, l'expérience de la cure psychanalytique, quoiqu'elle ne soit pas scientifique au sens habituel du terme, semble le valider. En tout état de cause si ce présupposé est invalide, alors les développements qui vont suivre sont d'ores et déjà caduques.

Pour revenir à cette envolée lyrique de Lévi-Strauss je pense qu'on peut y lire en creux, ou en négatif, une intuition de l'existence de cette instance qui fait humanité chez l'homme et que l'objet d'Art actualise dans ses artéfacts multiples. Bien sûr, j'y lis ce que je veux entendre. Et, comme je l'ai dit, il se peut que cette assertion ne soit qu'interprétation et projection. Il faut dire que cette même nécessité et cette même intuition je la lis, et je l'entends, aussi bien chez Saussure avec les anagrammes que chez Jakobson avec sa poétique fondée sur la phonématique. Pourtant, la dimension de l'appareil psychique « structural », sa structuration comme sa nécessité adaptative, leur avait échappé et ils l'ont manqué théoriquement. A savoir : que le champ phonématique fomente l'inconscient subjectif. Il est impossible de répondre à « pourquoi l'Art dans la réalité sociale » si on ne pose ni ne répond auparavant à la question « qu'est-ce que l'Art » dans le fonctionnement et pour la réalité psychique. Même si, de manière extrêmement subtile et pertinente, on démontre comment l'artiste constitue et actualise son artéfact, quel que soit la discipline dans laquelle il œuvre. Pour valide que ces démonstrations soient, elles ne permettent pas d'expliquer la nécessité que chaque œuvre actualise dans la réalité sociale. Elles y approcheraient seulement tangentiellement.

Ceci étant à nouveau rappelé, ou bien plutôt rabâché... Je vais donc reprendre maintenant cette question : « Qu'est ce que l'art ? ». Dans ce développement je reprendrai le plan que Lévi-Strauss a utilisé dans son dernier ouvrage : *Regarder, écouter, lire* mais en lui faisant subir une double transformation structurelle. Je me propose d'abord d'inverser le sujet du développement, c'est-à-dire de me placer non pas du point de vue de l'amateur d'art et des effets qu'il éprouve à l'égard de l'œuvre à laquelle il se confronte, mais du point de vue métapsychologique de l'artiste quand il acte son art :

qu'est ce qui anime psychiquement l'artiste quand il acte son art ? Je restreindrai ce développement à trois disciplines artistiques génériques : la littérature, la musique, les arts plastiques à l'exclusion de la danse parce que cette dernière découle de la musique ... sans musique pas de danse. En effet l'Acte de danser scande le phrasé que la musique fait entendre dans le rythme. Mais aussi elle tente de réintroduire une dimension sémiologico-sémantique que la musique exclut. C'est ce qu'on appelle « chorégraphie ». Le langage du corps dit-on ! Pour moi, la danse, dans sa dimension chorégraphique, pollue la musique comme la signification de textes chantés pollue l'œuvre musicale. La musique n'a pas besoin pour opérer de se redoubler de significations textuelles ou gestuelles qui font « sens ». Elle est radicalement « hors sens » et ne nécessite donc pas de s'embarrasser d'un système de signification censé lui donner du « sens » ou au pire la mettre au service d'un sens !

En ce qui concerne les arts plastiques, je m'attacherai essentiellement à la peinture et à la sculpture. Par ailleurs, je vais pour des raisons théoriques inverser l'ordre d'exposition de ces trois thématiques. J'aborderai d'abord ce qu'il en est de la littérature, puis de la musique, enfin des arts dits plastiques. Nous aurons trois grands développements qui pourraient s'intituler :

« Qu'est-ce que l'Art d'écrire ? »

« Qu'est-ce que l'Art de composer ? »

« Qu'est-ce que l'Art de peindre et de sculpter ? »

Je disais que j'adoptais, pour des raisons théoriques, cette organisation de la réflexion. Certaines de ces raisons apparaîtront au cours du développement. Cependant, une au moins peut-être dès à présent évoquée. En effet, cette nouvelle façon d'aborder cette problématique permet de le faire de manière « neutre » et ainsi d'éliminer d'emblée ce que tous discours sur l'art a « d'œdipien ». Quand je dis œdipien, je fais allusion à Œdipe comme découvreur d'énigme. Ne pas donner donc dans le « Sherlock Holmes » des historiens ou des critiques d'Art qui n'en finissent jamais de percer l'énigme qui aurait poussé tel artiste à produire tel ou tel artéfact. A savoir les recherches des motivations ou des raisons extérieures qui poussent l'artiste à œuvrer. Cela revient à se limiter, et se cantonner autant que faire se peut, à l'investigation des processus psychiques génériques de l'artiste qui interviennent dans la production d'une œuvre. Étant entendu le postulat que l'artiste bénéficie d'un « don » qui se réduit à une configuration neurocérébrale particulière à ce jour non identifiable. Configuration qui n'a d'autre détermination que les hasards de la structuration épigénétique endogène de l'appareil neuro cérébral lequel consiste à mettre en forme de manière singulière une « matière » concrète, quelle qu'elle soit que les organes sensoriels perçoivent, de telle sorte que cette mise en forme informe de manière particulière l'appareil psychique de celui qui l'éprouve. La seule chose dont on peut faire l'hypothèse, ou qu'on peut affirmer c'est que cette aptitude particulière à produire des artéfacts chez certains Homo Sapiens (une infime minorité) a été sélectionnée par l'évolution. Elle aurait pu en effet être éliminée génétiquement si elle n'avait eu une véritable utilité pour l'espèce. En tout état de cause, c'est l'hypothèse néodarwinisme que l'on peut poser : elle doit avoir, au moment où l'aptitude au langage articulé apparaît, une utilité adaptative pour l'espèce. Cela nous évite d'avoir recours à la sublimation freudienne ou à la transcendance métaphysique. Quand je parle de « langage articulé », il s'agit en fait de langage sémiologico sémantique et non pas du proto langage symbolique dont certains chercheurs font l'hypothèse qu'il était commun à Denisova, Neandertal, Homo sapiens archaïque et d'autres

encore. Certains paléo généticiens font l'hypothèse que la langue sémiologico sémantique apparaîtrait uniquement chez Homo sapiens il y a environ 40.000 ans par modification des molécules codantes de Fox p2. Ce qui donnerait une certaine consistance à mon hypothèse puisque c'est à cette époque qu'apparaît l'art pariétal. Il y aurait alors émergence de l'aptitude à la « représentation » y compris artistique. Dans cette perspective, on pourrait faire l'hypothèse que la musique aurait pu être antérieure et commune à toutes ces espèces d'homos dites archaïques. Parce que ces espèces bénéficieraient de l'organisation d'un proto langage sémiotico-sémiologique. Cette aptitude sémiotico-sémiologique permet en revanche l'avènement de la musique en tant qu'elle ne « représente » rien d'autre que ce qu'il en est du fonctionnement subjectif, elle l'externalise. Comme si la disposition neuro cérébrale aux autres « dons » et « talents » artistiques ne pouvait s'actualiser que quand apparaît l'aptitude à la langue (le module syntaxique de Chomsky) qui permet la restructuration de l'appareil psychique (sans doute l'apparition du Moi imaginaire dont on pourrait faire l'hypothèse qu'il était antécédemment absent). Ces autres arts ne peuvent advenir que quand cette fonction imaginaire s'avère grâce à la langue. C'est pour cela qu'avant 40.000 ans il n'y aurait pas d'artéfact véritablement artistique autre que la musique.

On commence donc cette exploration théorique par l'art d'écrire ou bien plutôt...

4. « Qu'est-ce que l'art d'écrire ? »

1. L'art du romancier

Cette formulation n'est pas équivalente à celle qui s'énonce sous la forme L'ART DU ROMAN. Cette formulation met l'accent sur la manière technique de produire un écrit particulier qu'on nomme « Roman ». Indirectement cela conduit à penser que le Roman, comme écrit, peut être produit par quiconque ayant une connaissance suffisante des techniques et des connaissances linguistiques nécessaires pour produire un récit. Ce qui est, si on s'en tient à ce que je viens de préciser, fallacieux. Comme si les effets que le roman produit sur le lecteur tenait seulement à la mise en œuvre de ces techniques que l'on se serait approprié à défaut de les avoir assimilées. Comme je viens de le rappeler, l'assimilation requiert une disposition psychique qui n'est pas donnée à tout le monde. Loin s'en faut. S'approprier une technique ou des connaissances est donné à tout le monde. Assimiler non. Il faut une disposition neuro cérébrale qui l'autorise. Pour ce qui me concerne il est clair que je n'en bénéficie pas. Et ma position est sans ambiguïté. Ecrire autour de l'ethnologie et de la psychanalyse ne fait pas de moi ni un auteur ni un écrivain. Je n'ai pas (ou bien plutôt plus) l'amour de la langue comme cela transparait, quand on lit ses écrits, chez Lévi-Strauss. La tentation artistique était, chez lui, double : littéraire et musicale. Cela a sans doute à voir avec son ignorance de ce que cela nécessite, tant d'un point de vue de l'organisation neurocérébrale que de la structuration de l'appareil psychique. N'est pas compositeur, interprète ou auteur qui veut. S'il avait su peut-être se serait-il épargné sa nostalgie de ne pas être un artiste. C'est pourquoi sa facilité à manier « la belle langue » écrite ne fait pas de lui, à mon sens, un auteur. Tout au plus un écrivain. A l'exception, peut-être, de *Tristes tropiques* qui ferait de lui un auteur transitoire et éphémère. Disons que c'est, dans le reste de son œuvre, un écrivain ayant un style et une belle langue. Je n'ai aucune facilité à écrire, ni le goût de faire dans la « belle langue ». Quand j'écris je bafouille tout autant que quand je parle. Il m'arrive même quand j'évoque mes « écrits » de dire qu'il s'agit de « bafouilles ». Ce n'est pas par humilité ni par dérision ni par dévalorisation. On peut y entendre que ces écrits sont comme adressés à ceux qui les parcourent ou les lisent comme si je leur parlais. Dans l'argot, désormais périmé, une « bafouille » est une lettre adressée à quelqu'un. D'autant que j'ai une orthographe défaillante. J'écris, donc, comme je parle au mépris de toutes considérations pour le bon usage de la transcription de l'oral à l'écrit. Et, par ailleurs, ma syntaxe grammaticale est approximative. Disons, au mieux, empirique. Ne parlons pas de la rhétorique qui m'indiffère à l'exception d'entendre ses effets (défensifs) dans les discours et récits de mes psychanalysants. Pour arriver à un texte à peu près lisible, il me faut m'y reprendre à plusieurs fois. Je ne suis que besogneux. Le séminaire est dactylographié cinq à six fois avant que je m'autorise à vous en communiquer le texte, toujours imparfait à mon goût parce que n'étant jamais assez précis, ou rigoureux, ou complet. Et quand j'ai concocté mes livres à partir de séminaires, j'ai fait appel à deux personnes versées dans l'écriture, Sokhna Falls pour le premier, Émilie Borgeaud pour le second, pour qu'elles corrigent l'orthographe, la syntaxe et la ponctuation de ces textes.

De fait, je rédige plus que je n'écris puisque les textes sont consacrés à la recherche psychanalytique ou ethnologique. En effet, quand on prétend articuler, dans une discipline, un modèle théorique il faut non seulement en démontrer les tenants et les aboutissants mais aussi en rédiger rigoureusement l'argumentation (essentiellement déconstructive c'est-à-dire véritablement épistémologique) si on veut, à minima, faire œuvre scientifique. Et ce, même quand

il s'agit de sciences humaines ou sociales. C'est une obligation et constitue la seule raison d'être d'un texte de ma part. Sans plus. Et de fait, le silence, quel que soit sa modalité comme présence, est mon royaume. Cela tombe bien, je suis psychanalyste. Pas seulement dans la cure mais aussi dans la réalité sociale. Marie-Laure en atteste quand elle décrit ma présence à la Maison de Santé, sur le mode d'une déambulation silencieuse. En dire sur la littérature et sa production n'a donc, pour ce qui me concerne, rien à voir avec une nostalgie de n'avoir personnellement aucun talent comme cela peut motiver certains.

J'irai même plus loin : depuis des décennies, il y a chez moi une désaffection pour la littérature. Ce désintérêt m'a pris d'un coup alors qu'auparavant je ne pouvais me passer de lire de la philosophie, de la poésie, des essais et en particulier des romans. Non pas que la littérature m'ait déçu, sur le mode de l'hystérique qui dé idéalise, ou que je la considère comme inessentielle. Mais pour le dire simplement je n'en n'avais plus besoin. Que s'était-il passé ? Cette désaffection radicale m'a pris d'un coup au moment où j'ai commencé à psychanalyser. Ce qui n'est pas fortuit. Elle a affecté toutes les formes de littérature : essai, roman, poésie, théâtre. A l'époque, je me suis dit que les récits de mes psychanalysants me tenaient lieu d'expérience littéraire ! Comme s'ils étaient les conteurs et les acteurs de leur roman personnel (familial, professionnel, sentimental, sexuel) qu'ils ne manquaient jamais de mettre en scène en le théâtralisant émotionnellement sur le divan. Bien sûr cette allégation est totalement fausse et même tout à fait stupide. La cause est toute autre. Tout se passerait comme si, à la fin de ma psychanalyse, la littérature quel que soit sa forme avait, pour moi, perdu son intérêt psychique. Pas intellectuel, mais bien psychique. Elle aurait perdu sa fonction psychique parce qu'antécédemment l'œuvre littéraire me tenait lieu de support d'affinité élective, non pas avec l'auteur mais avec ce que cette œuvre recelait implicitement concernant, disons, l'humanité de l'homme, au travers et au-delà des significations sémantiques plus ou moins prégnantes qu'une œuvre littéraire agence sous forme de récits, de poème ou de tragédie. Cette affinité élective aux œuvres littéraires s'était dissoute en même temps que se dissolvait l'affinité élective asymétrique avec le psychanalyste. Mais c'est très longtemps après que je m'en suis avisé. Mon propos à venir n'est donc pas motivé par le souci de dissenter savamment sur ce qui aurait été, temporairement, un moyen de survivre au prétexte d'un intérêt et d'un attachement pour la littérature. Bien sûr, je ne suis, et ne me targue pas de d'être un critique littéraire ni un historien de la littérature. Je ne m'intéresse au roman que du point de vue de sa production par l'appareil psychique et, partant, il s'agit de tenter de décrire et de définir ce que ce type d'artéfact artistique a comme utilité disons « anthropologique » (je ne dis pas ethnologique) dans la structuration et la dynamique de la réalité sociale. Il faut noter, dans le même ordre d'idées, qu'à partir de cette même époque il y a eu aussi désaffection, brutale ou progressive, pour tous les genres de spectacles artistiques. Le dernier opéra que j'ai vu sur scène est *Idomeneo* de Mozart mis en scène par Jorge Lavelli ; je n'ai plus été au cinématographe parlant ; la dernière pièce de théâtre à laquelle j'ai assisté s'intitulait *Troilus et Cressida* de Shakespeare ; j'ai également cessé totalement d'aller au concert... mais j'ai continué à aller aux expositions d'art, en particulier de peinture et d'art africain. Cela ne bavarde pas la peinture et la sculpture pas plus que la musique !

Pour débiter cette réflexion, je me propose de partir de la position de Lévi-Strauss quand il annonce la disparition du mythe dans les sociétés réputées « modernes ». En effet, il fait l'hypothèse que les deux caractéristiques du mythe, à savoir son mode de structuration symbolique symétrique et binaire (synchronique) et sa dimension de récit imaginaire (diachronique), auraient migrées, pour

l'une du côté de la musique au XVII^e siècle (musique réputée « baroque » depuis la deuxième moitié du XX^e siècle...) et les systèmes de significations des récits du côté du roman « moderne ». Cette hypothèse, il l'a développée déjà dans le final de *L'homme nu*. Je vous la rappelle :

En somme, tout se passe comme si la musique et la littérature s'étaient partagé l'héritage du mythe. En devenant moderne avec Frescobaldi puis Bach, la musique a recueilli sa forme, tandis que le roman, né à peu près en même temps, s'emparant des résidus déformalisés du mythe, et désormais émancipé des servitudes de la symétrie, trouve le moyen de se produire comme récit libre. On comprendrait mieux ainsi les caractères complémentaires de la musique et de la littérature romanesque depuis le XVII^e ou les XVIII^e siècles jusqu'à nos jours : l'une faute de construction formelle toujours en mal de sens, l'autre faite d'un sens tendant vers la pluralité...³

Si je me propose de repartir de cette hypothèse ce n'est pas pour autant que je la considère comme valide et vérité révélée. Loin s'en faut. A certains égards, quoique brillante, cette idée que le mythe meurt et lègue à la musique son mode de structuration (*Il fallait que le mythe meure en tant que tel pour que sa forme s'en échappât comme l'âme quittant le corps, et allât demander à la musique le moyen de sa réincarnation*)⁴ me semble non seulement sujet à caution, mais aussi fautive dans sa radicalité. Corrélativement il me semble tout aussi farfelu de tenir la naissance du roman moderne comme héritant de la dimension « sémantique » du récit mythologique. Les systèmes de significations écrits, romanesques ou non, n'ont pas attendu cette prétendue mort du mythe pour se développer librement dans tous les textes écrits qu'on dit d'imagination. L'imaginaire sémantique a pour vocation d'engrener des significations « libres » depuis que la langue est syntaxico-lexicale. Il n'y a aucune novation de ce point de vue dans le roman moderne. Enfin, contre Lévi-Strauss, je ne pense pas que, si on s'accorde à tenir que la fonction du mythe consiste à permettre l'organisation et la cohésion sociale, on peut affirmer dans le même temps que dans les sociétés modernes il eut disparu au profit de la musique et du roman. Ce n'est pas cohérent théoriquement. Bien sûr le mythe, dans nos sociétés contemporaines ne se présente pas comme dans les sociétés dites sans écriture de chasseurs/cueilleurs, mais sa fonction essentielle structurant le collectif persiste indéniablement dans l'ombre de nos constructions intellectuelles rationnelles. Et même les oriente à leur insu. Quel que soit la forme explicite qu'elle emprunte (idéologique, religieuse, scientifique, moraliste, économique...) elle est toujours indispensable pour susciter et faire perdurer les croyances nécessaires qui font consister la cohésion sociale. A ses risques et péril comme on le verra ultérieurement.

Reste tout le même que Lévi-Strauss, à mon sens, a raison quand il identifie, et diagnostique, qu'il se passe quelque chose de tout à fait nouveau au XVII^e siècle dans le monde et la culture occidentale. En tous cas d'un point de vue ethnologique. Tout se passe comme si, à cette époque, se produisait, si ce n'est un renversement du moins une radicalisation dans l'équilibre et l'économie que les sociétés dites civilisées occidentales (mais pas seulement) maintenait entre « pensée sauvage » et « pensée productive ». Jusqu'alors, bien que, la pensée productive, issue en occident de la pensée grecque classique, semblait proéminer mais elle laissait une place non négligeable au déploiement de la

³ *L'Homme nu* Page 583 éditions Plon

⁴ *L'Homme nu* Ibidem

« pensée sauvage » mythologique. En particulier sous les espèces des croyances symboliques que la vraie religion (la catholique) diffusait. Mais pas seulement. En quelque sorte la pensée objective, emprunte de rationalité logico-hypothético-déductive ou inductive, et la pensée mythologique sous l'emprise d'une logique formelle concrète, opéraient entre elles une dynamique si ce n'est harmonieuse du moins équilibrée et complémentaire. On peut penser que l'émergence, et le début du renversement, de la polarité de la pensée rationnelle sur la pensée sauvage s'annonce avec la révolution, et l'invention, de la philosophie grecque avec Héraclite, Parménide, Socrate, Platon, Aristote, en s'opposant à l'hégémonie de la pensée sauvage, archaïque transcendante, qu'Homère personnifie et développe dans l'Iliade et l'Odyssée où le destin humain s'avère inéluctablement sous l'emprise erratique et incompréhensible de la volonté des dieux. On appelle cela le destin. Ce n'est pas pour autant que les dieux ou la transcendance disparaissent avec ces auteurs mais il y a cohabitation et dichotomie. On instaure un équilibre entre ces deux modes de pensées discursives rationnelles et logique de la pensée sauvage mythologique jusqu'au XVIIIème siècle.

Au XVIIIème siècle tout se passe comme s'il s'agissait non plus de maintenir un équilibre plus ou moins harmonieux entre « pensée sauvage » et « pensée productive rationnelle » mais bien d'éradiquer (ou de tenter d'éradiquer) toutes les manifestations culturelles de la pensée sauvage. Il s'agit d'éliminer, autant que faire se peut, les effets de croyances qu'elle fomentait dans la réalité sociale. Ces effets, à partir de cette époque, on les considère comme de vulgaires superstitions telles qu'elles se manifestent dans les sociétés dites et considérées alors « primitives ». C'est-à-dire non civilisées. On instaure alors un culte (irrationnel !) de la rationalité qui paraît être une garantie nécessaire et suffisante d'une position matérialiste objective. C'est une tentative frustrée de se débarrasser de la transcendance. Et la première visée dans cette perspective est la vraie religion qu'on ridiculise et qu'on tente parfois d'éradiquer (la Révolution française) jusqu'en 1905. On a foi, à partir de cette époque, dans la science. Une foi laïque, pourrait-on dire, mais non moins « superstitieuse ». En éradiquant la pensée sauvage que l'on juge « magique », on pense éradiquer du même coup la transcendance, c'est-à-dire les fins dernières. Ce qu'on manque à cette époque (et ce jusqu'à Lévi-Strauss) c'est que la pensée sauvage est régie par une logique propre dont la complexité et l'efficacité peut rivaliser avec celles de la pensée scientifique la plus sophistiquée. Une logique formelle « concrète » qui sert à organiser de manière très élaborée les us et coutumes d'un groupe social particulier. Cette complexité qui rend, par exemple, les systèmes de parentés (mais aussi la cosmologie) des aborigènes d'Australie impossible à expliciter et à décrire par un observateur occidental, fut-il ethnologue chevronné et ayant une indéniable faculté d'analyse, sans l'aide d'un ordinateur. Pour la bonne et simple raison que les aptitudes cognitives neurocérébrales et intellectuelles (c'est-à-dire psychique) et leur performance sont semblables chez tous les Homo Sapiens qu'ils appartiennent à une « civilisation » occidentale ou à une culture de chasseur/cueilleur. A cette époque, à l'encontre de cette réalité à la fois neurocérébrale et psychique, on ne distingue dans la pensée sauvage qu'une pensée « primitive » qui n'aurait pas évolué jusqu'au stade où en serait la pensée de l'homme civilisé occidental. La pensée sauvage (symbolique), qu'on n'est pas en mesure d'identifier « scientifiquement », n'est donc qu'une pensée dont bénéficient « les sauvages ». La pensée sauvage est celle de sauvages qui, étymologiquement renvoie métaphoriquement aux animaux qui peuplent la forêt. Comme si « les sauvages » étaient le chaînon humanoïde manquant entre les bêtes (le singe) et l'homme civilisé. La pensée rationnelle serait un progrès de l'espèce. C'est à partir de ces données pseudos scientifiques qu'a pu se développer, comme à bon droit et en toute bonne conscience, l'impérialisme et ses

conséquences : l'esclavagisme et le colonialisme. De fait cette certitude prétendue « rationalité progressive » est une autre manière d'obscurantisme.

C'est oublier que cette certitude (la foi dans la rationalité) est elle-même la conséquence d'une détermination mythologique qui nous vient du paléolithique. Époque à laquelle certains groupes d'Homo Sapiens, comme je l'ai rappelé en évoquant la Grande Divergence, ont opté pour une conception particulière, mais qui a fait recette, où l'objectif et le sens de la vie terrestre était de se considérer comme étant destiné à s'approprier les choses du monde et de l'univers et de dominer toutes les autres créatures qui peuplent la nature. Comme si la terre et l'univers étaient la propriété de l'homme comme de droit divin. Il semble que la science donne enfin les moyens de cette domination absolue qui, à l'origine, n'est qu'une injonction mythologique ne s'appuyant que sur une aptitude et des savoirs empiriques. De fait ce n'est pas à proprement parler un « progrès » mais la réalisation scientifique et technique d'une détermination mythologique qui n'a cessé de s'affirmer depuis le paléolithique supérieur ; laquelle détermination a permis une adaptation de plus en plus invasive et prédatrice au fur et à mesure qu'on inventait les moyens scientifiques et techniques de leur réalisation. Sans que l'on ne s'avise, jusqu'à aujourd'hui, aveuglés par l'hydre du progrès, de ses conséquences. Cette cécité sur les conséquences de ce rationalisme scientifique n'a pour autant cessé de persévérer. On pourrait alors se demander si le siècle suivant, le XVIIIème siècle, peut être qualifié de siècle des lumières puisque ce qui se joue là relève de l'aveuglement. Ce qui est assez farce. Il est tout de même vrai que cette idéologie rationaliste et matérialiste nous donne les moyens de nous émanciper de la transcendance et de l'immanence pour penser autrement qu'ontologiquement et métaphysiquement « l'être au monde », comme disent les philosophes, d'Homo Sapiens. C'est-à-dire sa position subjective Ex-Sistentielle. Ce qui n'est déjà pas si mal si cela permet d'aborder de façon rationnelle et, on l'espère, scientifique cet être au monde d'une manière anthropologique. Si tant est que, non seulement, on ne déconsidère pas la Pensée sauvage et son utilité sociale mais, de plus, on lui trouve sa juste place et sa fonction dans l'organisation de nos sociétés modernes. Mais cela ne suffira pas à déterminer la spécificité de cette réalité sociale qui est la nôtre par rapport à celle instinctuelle qui structure les groupes d'animaux grégaires. C'est-à-dire en quoi notre réalité sociale contemporaine pourrait être spécifiquement humaine ; ce qui permettrait de définir un réel et authentique humanisme.

2. Du roman comme récit rationnel et fictionnel

C'est dans ce contexte, à la fois idéologique et scientifique, qu'il faut situer l'émergence du roman moderne comme forme littéraire nouvelle. Car bien entendu, depuis que l'écriture existe, il y a eu de tout temps des récits fictionnels et imaginaires. Il y a même eu avant cette émergence des romans ou tout au moins des œuvres littéraires intitulés tels. *Tristan et Yseult* en est un et d'autres comme les romans picaresques. Ce qui est nouveau c'est que le roman moderne intègre dans son récit cette idéologie de la rationalité pour aborder les problématiques que l'auteur, ou l'écrivain, se propose de traiter. L'ambition du romancier est de traiter une problématique qui lui est personnelle ou extérieure (de fait elle ne lui est jamais totalement extérieure) pour en analyser les déterminants, les rendre explicite, faire apparaître les conséquences dans le temps ou l'espace, et les effets qu'ils produisent sur les autres ou les événements et ce à quoi ils mènent, inexorablement, de favorable et de défavorable, ou comment on peut en déjouer le déterminisme. Il s'agit soit de rendre explicite, compréhensible et intelligible, les situations qui pourraient apparaître comme confuses incompréhensibles, inextricables ou inéluctables d'abord pour l'auteur ou l'écrivain puis pour le destinataire, c'est-à-dire le lecteur, de telle sorte de soutenir l'intérêt de ce dernier tout au long du temps de sa lecture. Mais pour permettre cet intérêt, l'auteur ou l'écrivain ne se bornent pas à une description « réaliste » des événements et des faits. Ils situent la problématique non pas comme réelle mais comme une fiction. C'est-à-dire comme une pure aventure imaginaire. Cette manière de concevoir le récit comme strictement fictionnel, paradoxalement, s'inscrit bien dans l'idéologie de la rationalité. C'est une manière de se décentrer de la problématique qu'on se propose de traiter afin de l'objectiver. L'imagination n'est pas celle qui préside aux contes de fées qui fait croire au merveilleux c'est-à-dire à l'irrationnel. C'est une manière « expérimentale » de mettre la problématique sur une « autre scène », comme aurait dit Freud. Non pas pour fuir la réalité mais au contraire pour rendre cette réalité plus réelle qui si on se bornait à en faire une description phénoménologique la plus précise possible. Comme le pourrait faire un compte rendu policier ou documentaire ou un article journalistique. La fiction, quand on veut faire signification et sens, ce qui est le but du romancier, dépasse le réel de la réalité. Réel de la réalité qui se résout alors à la prise en compte des « événements » dépourvus de toutes significations et qui, partant, apparaissent dénués de sens. Le roman lui se construit sur le dévoilement des « raisons » qui déterminent ou expliquent les événements factuels. C'est en cela que le roman se démarque radicalement du mythe dans son intention. Le mythe n'a pas pour objectif de rendre l'incompréhensible existentiel intelligible mais de permettre de prendre acte collectivement d'une énigme incompréhensible généralement issue d'une contradiction logique à partir de laquelle il déploie, comme la névrose, une tentative de résolution mythologique à l'aide de la Pensée Sauvage. L'énigme est alors enkystée dans le mythe et accède au statut de « tabou » qui génère un système d'interdits et d'obligations qu'on doit « honorer » à l'aveugle. Ce système d'interdits et d'obligations détermine à son tour un complexe d'us et de manières qui fondent la cohésion sociale d'un collectif particulier. Ces mœurs et ces manières se constituent secondairement en systèmes qui déterminent les croyances communes. Lesquelles, en dernière analyse, font « sens ».

Le roman, lui, dans son intention, tente de lever l'incompréhensible existentiel dans lequel on se débat. Et ce, au moyen de cette « mise en scène » fictionnelle. D'une certaine manière ce projet n'est pas sans rappeler la méthode scientifique expérimentale, qui naît à cette époque, où on isole un phénomène physique ou chimique ou cosmologique pour tenter d'en expliquer les déterminants à

partir d'hypothèses préalablement posée. Tout se passe comme si le roman s'inspirait, dans son intention explicative et démonstrative, de cette démarche scientifique de connaissance en la déplaçant, métaphoriquement, dans le registre littéraire. A ceci près que le roman ne relève pas dans son fondement d'une véritable démarche de **connaissance théorique**. Ce n'est ni son objectif ni son intention. Il opère de manière à constituer un « **savoir** » **empirique** à partir de « raisons » qui tangent à la fois la psychologie, la sociologie, la politique mais aussi à la philosophie, à la morale et à la théologie. Rien d'humain ne lui est étranger ! Cela relève, souvent, d'une expérience vécue dont le romancier veut porter témoignage et partager les péripéties avec ses lecteurs. L'ordre fictionnel dans lequel se déploie le roman permet d'en objectiver la problématique. De fait, il s'agit de nouer avec eux, par le truchement du livre, une affinité élective symétrique qui ne soit pas seulement virtuelle. Contrairement à Lévi-Strauss, je ne considère pas que le roman soit l'ersatz sémantique du mythe, et, parce qu'il en aurait perdu la structure finale, serait « invertébré » et voué, à l'époque moderne contemporaine, à la décadence, à la désintégration, voir à la disparition. Ce qui ne serait pas, selon lui, le cas de la musique. Elle aurait pour destin d'être impérissable puisqu'elle aurait hérité des qualités structurelles du mythe ! En effet, après avoir affirmé que l'une des caractéristiques du mythe, la structure, migre vers la composition musicale et l'autre, le sens et les significations, vers le roman, il conclut péremptoirement :

*« On comprendrait mieux les caractères complémentaires de la musique et de la littérature romanesque depuis le XVII^{ème} ou le XVIII^{ème} siècle jusqu'à nos jours : l'une est faite de construction formelles toujours en mal de sens, l'autre faite d'un sens tendant à la pluralité, mais se désagrégant lui-même par le dedans à mesure qu'il prolifère au dehors **en raison du manque de plus en plus évident d'une charpente interne à quoi le « nouveau » roman tente de remédier par un étaieement externe, mais qui n'a plus rien à supporter** »⁵*

En d'autres termes : hors la structure du mythe point de salut. Ce qui condamne l'Art littéraire du roman à la disparition. L'hypothèse que je viens d'émettre contredit cette affirmation. Le roman moderne est un art littéraire authentique qui se déploie et se structure comme une recherche pseudo ou para scientifique, sans en avoir ni l'intention, ni les méthodes expérimentales. Mais ils se targuent de rationalité. Proust en avait plus que l'intuition avec « sa recherche du temps perdu ». J'y reviendrai aussi. Le texte du roman s'adresse aux semblables dans une première approximation. Mais pas seulement.

C'est à cause de cette narration qu'on s'accorde à penser que l'émergence de cette forme littéraire du roman moderne apparaît avec les romans psychologiques de Mme de Lafayette, comme si elle était la fondatrice de cet art nouveau. On considère que le prototype de cette manière d'écrire et de construire une œuvre littéraire est *La Princesse de Clèves* parue en 1678. Pourtant deux autres romans ayant le même thème, l'amour, le précède : *La Princesse de Montpensier* (1662) et *Zade* (1669-1671). Sans doute pense-t-on que ces deux romans sont des esquisses qui trouvent la forme achevée du roman avec *La Princesse de Clèves*. De fait, ces trois œuvres ont toutes la même thématique l'exposition et la démonstration des heurs et des malheurs que l'amour et la passion amoureuse font

⁵ *L'Homme nu* Final Page 583 éditions Plon

endurer à ceux qui les éprouvent. Pour Mme De La Fayette, l'amour malgré ses attraits et les émotions sublimes qu'il fait éprouver, est un péril qu'il convient d'éviter en y opposant une noblesse des sentiments ne fut ce que pour se conformer aux dictats de l'ordre social. Dans les termes de cette époque à « l'honneur » qui impose qu'on s'y conforme. Pour ce qui est de *La Princesse de Clèves*, quoique mariée à Monsieur de Clèves, elle tombe passionnément amoureuse de Monsieur de Nemours, libertin au sens du XVIIème siècle. À cette époque, un libertin c'est une personne qui par sa force de caractère et son courage se place au-dessus des us et coutumes qui règlent la vie quotidienne de la majorité de ses contemporains qui le lui rendent bien en le stigmatisant. Mais, pourtant, ce n'est pas un licencié. C'est autour de cette « passion » réciproque, autant que socialement fatale, et de ses conséquences sentimentales, psychologiques et existentielles que se structurent et se développent les péripéties du roman. Mme de La Fayette met en scène littérairement pour donner à voir et à entendre une conviction, si ce n'est une thèse, que l'amour, quand il est passionnel, au sens commun du terme, et non pas « bien tempéré », c'est-à-dire « non domestiqué » par exemple par les liens sacrés du mariage, met en péril psychologique et social ceux qui se laissent submerger. Si le roman le donne à voir et à entendre c'est pour permettre aux lecteurs de « prendre conscience » de ce péril. Il y a une intention prophylactique. Vous me direz que c'est d'une banalité affligeante et qu'il n'y a guère de novation. D'autres récits antérieurs traitent de la même problématique des siècles auparavant. Par exemple les différentes versions à partir du XIIème siècle de *Tristan et Yseult* qui ne sont que des adaptations écrites à partir d'un mythe oral attesté et, semble-t-il, transcrit au IXème siècle pour la première fois. La seule différence d'intention que l'on peut évoquer, est que le mythe serait la tentative de résoudre une énigme concernant « la passion » d'être à la fois « sublime » et « mortifère » quand elle se manifeste et s'actualise autrement que sous les espèces d'un amour « objectal » ordinaire. Dans cette perspective l'issue fatale, la mort des amants, est « héroïsée » afin de maintenir « idéalisé » le fait passionnel lui-même. A défaut de concevoir la fonction psychique de la passion dans la réalité sociale. Il en est de même de la légende arthurienne, également au XIIème siècle, dont se sont emparés maints auteurs en particulier Chrétien de Troyes. Mais dans ces versions écrites de la geste arthurienne apparaît un élément de plus qui est la quête du Graal. J'y lis, en quelque sorte, métapsychologiquement, une avancée théorique par rapport à la mythologie de *Tristan et Yseult*. Le Graal, dont la quête est interdite à Lancelot, serait en quelque sorte la symbolisation de ce que le mythe ne parvient pas à résoudre. A savoir de déterminer qu'elle est la fonction de la passion subjective dans le champ social. Ou, en plus clair, si Lancelot est interdit de la quête du Graal, qui est la sublimation de la passion pure, donc sa métaphore, c'est parce qu'il a, au travers de son amour pour Guenièvre, dévoyé sa passion de chevalier solitaire en amour objectal trivial. Il faut dire que c'est à cette époque que Trouvères et Troubadours, (c'est-à-dire les précurseurs de la psychanalyse (structurale !) sur ce thème) pensent cette question au travers de la geste de l'amour courtois. J'y reviendrai plus avant dans la partie que je consacrerai (peut-être !) à l'Acte sexuel.

Avec Mme De La Fayette, au nom du matérialisme et du rationalisme bien pensés, cette question de la fonction subjective symbolisée par la passion (subjective) qu'on dit fallacieusement amoureuse, est forclosée et ne doit pas être posée. En quelque sorte elle devient « taboue ». Et on fera en sorte de bannir, au nom du pragmatisme psychosocial ordinaire, le trublion de la fonction de la subjectivité comme lien social humain. D'ailleurs, on ne peut pas dire que Mme de La Fayette était de celles qui édictent quelque chose et agissent autrement. Il semble qu'elle ait mis en accord ses convictions et ses actes. On peut en effet soupçonner qu'elle ait vécu avec Mr de la Rochefoucauld (celui des Maximes) une passion bien tempérée et très convenable. Ils sont restés jusqu'à la mort de ce dernier, « bons amis » comme on disait à l'époque. Dans cette perspective, il y a donc bien naissance du roman

moderne avec *La Princesse de Clèves*. La question de la subjectivité au travers de la passion dite amoureuse, est passée par perte et profit ou autrement dit indique les recettes pour s'en dépendre. A cet égard, on peut se demander si le XIII^{ème} siècle n'était pas, lui, le véritable siècle des lumières concernant la question de la subjectivité et sa fonction dans le collectif traitée au travers de la passion dite amoureuse. On pourrait dire alors que l'obscurantisme, concernant la passion, commencé au XVII^{ème} siècle et qui perdure jusqu'à nos jours avec l'idéalisation de la fonction moïque et de sa compétence à résoudre toutes sortes d'énigmes⁶. Seul peut-être au XVII^{ème} siècle, Pascal, s'en était avisé quand il disait, mais aussi à tort, que *le moi est haïssable*. Il faut dire qu'il avait tourné mystique janséniste pour une histoire d'accident de charrette. Drôle d'Épiphanie!

Reste tout de même que cette tradition de dénigrement de la passion réputée amoureuse s'est perpétuée dans la littérature. Et chez des auteurs parmi les plus prestigieux du XIX^{ème} siècle. En particulier chez Flaubert avec *Madame Bovary*. Pour Flaubert, il n'y a aucune ambiguïté : l'amour apparaît comme un sentiment dérisoire. Il y a même, au-delà d'une désidéalisation, une véritable destitution. Mme Bovary est dépeinte comme une petite bourgeoise provinciale dont la quête d'amour est présentée comme ridicule (La Bouvard et Pécuchet de l'amour !), sans aucune noblesse de sentiments, dont l'insatisfaction permanente l'entraînera inéluctablement vers la déchéance et la mort. Malgré cela, et paradoxalement, ce roman est considéré comme remarquable voir impérissable ! Peut-être autant que *L'Éducation sentimentale*. Il en est de même avec *Belle du Seigneur* d'Albert Cohen au XX^{ème} siècle. Ce roman apparaît aussi, d'une certaine façon, comme une variante contemporaine du roman inaugural de Mme de La Fayette. De fait, il tiendrait plutôt d'une synthèse, dans sa construction et son intensité, entre celui-là et celui de Flaubert. Dans ce roman le héros (ou l'anti-héros) Solal, juif apatride oriental, apparaît d'abord comme un misanthrope orgueilleux, misogynne et séducteur (il y a du Don Juan chez Solal). Il se fait fort de se faire aimer, d'abord par jeu, par Ariane, jeune femme mariée, calviniste et aristocrate genevoise, puis se prend d'une passion fusionnelle pour elle. Il l'enlève. Cette passion sublime sombre bientôt dans l'ennui. Alors, Solal se drogue ce qui entraîne sa déchéance physique et celle d'Ariane. Ils finissent par se suicider dans un hôtel borgne. Certains considèrent ce roman, lui aussi, comme un chef d'œuvre absolu... ce qui n'est pas faux. Au cours des siècles, il y a eu de multiples versions sur cette thématique où le sublime procède d'une idéalisation toujours dévoilée et toujours fatale. Il y a sans doute une novation dans cette thématique, dans la dernière moitié du XX^{ème} siècle, avec *L'Amant* de Marguerite Duras où la passion prend une très jeune occidentale pour un homme asiatique plus âgé. On a parlé de roman initiatique. A mon sens, sans doute pas. Il traite d'autre chose, parce qu'il n'est pas idéalisant, que d'être banalement un roman d'amour. A mon sens, il traite de la rencontre subjective et de l'Acte sexuel. On le dit autobiographique. Ce qui n'est guère original et n'apporte aucune lumière sur ce qui rend ce roman sans doute, lui aussi, impérissable.

Mais la référence à l'autobiographie n'est, pour autant, pas impertinente. Si on réduit l'Art du romancier à sa capacité à déplacer, tout en la masquant, une problématique autobiographique pour en faire, grâce à un traitement fictionnel imaginaire, un objet littéraire externalisé susceptible d'interpeller le lecteur qui, par identification, se reconnaît dans l'explication de cette problématique objectivée, il n'est pas sûr que l'on tienne, avec cette explication simpliste et triviale, ce qui donne au roman le statut d'œuvre impérissable. On pourrait certes ajouter que le savoir-faire du romancier

⁶ Nul ne s'est avisé que dans la tragédie de Sophocle *Œdipe Roi* l'énigme de la Sphinx est dérisoire et au fond n'en n'est pas une. Elle recèle une normalité concernant les trois âges de la vie qu'un enfant de trois ans peut résoudre.

serait non seulement d'objectiver une problématique et de la porter sur une autre scène, ce qui ne suffit pas à lui donner un caractère universel, mais dans la manière singulière qu'il a d'opérer ce déplacement et cette objectivisation. Il s'agirait là d'un savoir-faire dans l'utilisation des moyens narratifs qui permet de présenter de manière originale, ou inédite, ou inouïe, les tenants et les aboutissants de cette problématique (quel que soit son thème) de telle sorte que l'interpellation initiale du lecteur perdure et soutienne son intérêt et la mobilisation de sa pulsion épistémophilique. Il y aurait alors deux éléments complémentaires qui pourraient expliquer l'engouement pour un roman : l'originalité de la thématique et l'originalité de son traitement narratif. Et cette originalité se joue, éventuellement, par opposition ou comparaison avec ce que d'autres ont produit sur le même thème si la problématique n'est pas véritablement nouvelle. Ce qui, la plupart du temps, est le cas. Mais ces arguments ne sont pas convaincants. D'autres, dont le métier est d'écrire, utilisent les mêmes savoirs faire d'écriture sans intention de produire une œuvre. Les feuilletonistes du XIX^{ème} siècle y réussissaient avec un succès certains. A notre époque il y a les romans de gare ou du cœur. Les romans d'aventure n'ont pas non plus l'ambition d'être impérissables mais distrayants. Le but est de séduire ou d'émouvoir. Mais le fait de « faire récit intéressant » n'est pas dévolu seulement à la distraction ou à l'émotion ou à l'intérêt. Les journalistes aussi pratiquent un savoir écrire pour présenter leurs informations, leurs investigations ou leurs opinions. Ces producteurs d'écrits savent manier la langue pour obtenir l'effet psychologique ou moral ou émotionnel qu'ils veulent susciter. En cela, et toute proportion gardée, ils descendent des rhétoriciens gréco-romains et, dirons-nous, des sophistes qui ont inventé l'art de convaincre. Mais distraire, émouvoir, convaincre, faire pleurer dans les chaumières, captiver le lecteur par des intrigues sophistiquées, faire prendre conscience des dures réalités humaines ou sociales, pas plus que la littérature engagée au service d'une cause sublime, ne serait le gage qu'il s'agisse d'œuvres littéraires impérissables. Il faut donc faire l'hypothèse que, s'il y a œuvre littéraire impérissable, cela ne tient pas non plus au savoir-faire narratif. L'expérience, et l'histoire, prouvent que ce savoir-faire narratif seul a des effets éphémères sur le lecteur et ne manque pas de tomber plus ou moins rapidement dans l'oubli. Ce qui est le destin de la quasi-totalité des livres publiés aujourd'hui et depuis l'invention de l'imprimerie. Il faut donc en appeler à autre chose qui spécifie le talent d'un auteur qui produit une œuvre littéraire impérissable. De fait, il faut faire l'hypothèse d'un grand talent pour subvertir un récit qui se présente comme distractif ou au service d'une cause. Ce qui permet alors d'entrevoir ce qui différencie, et oppose, l'auteur littéraire de l'écrivain.

3. Du roman comme autobiographie du romancier dans ses rapports au mythe

D'ailleurs, on s'accorde à dire qu'un roman, quel que soit son thème (psychologique, sociologique, sentimental, politique) est toujours d'une certaine manière autobiographique. Mme de Clèves c'est Mme de La Fayette, à ceci près qu'elle n'est pas tombée dans le piège de la passion amoureuse. Mais elle aurait pu, si elle ne s'était pas appliquée à elle-même les convictions qu'elle développe avec talent dans ses romans. Flaubert avouait aussi : « *Mme Bovary c'est moi* ». Je faisais précédemment l'hypothèse que le roman moderne s'agence comme un récit fictionnel (imaginaire) qui objective une problématique, dont s'empare l'auteur ou l'écrivain parce qu'elle le concerne, de telle sorte d'en traiter rationnellement, si ce n'est les causes tout au moins les raisons et leurs conséquences, pour tenter de l'expliquer voir de donner les moyens de la résoudre. C'est en cela que l'on peut considérer un roman comme toujours, d'une manière ou d'une autre, autobiographique. La méthode employée pour parvenir à cette fin est donc introspective mais aussi inductive ! C'est cette alliance de l'introspection et de l'induction rationnelle qui permet à l'auteur ou à l'écrivain, de se « représenter », et de représenter pour d'autres, la problématique à travers les événements qu'elle provoque et les conséquences existentielles sur lesquelles cette problématique débouche. Il s'agit donc d'une pseudo théorisation qui génère un « savoir » mais pas une véritable connaissance. Le roman simule la théorisation. L'auteur ou l'écrivain, dans cette perspective, dévoile, en quelque sorte, les modalités psychiques (métapsychologiques) qu'il mobilise pour faire face à la problématique qu'il traite. Tout ce qui concerne cette para théorisation est assez explicite dans *La Recherche du Temps perdu* de Marcel Proust. On a publié récemment les Soixante-quinze feuillets qui constituent le roman annonciateur des premiers éléments de *La Recherche du Temps perdu*. Dans ces textes les noms véritables de certains protagonistes, mis en scène dans *La Recherche*, apparaissent explicitement. Ce qui signe que *La Recherche* est décidément, quoiqu'alors les noms fussent remplacés par d'autres, autobiographique. Mais ce n'est pas un roman codé. Cependant, elle n'est pas seulement historico phénoménologique. Ce qu'elle met en scène c'est l'énigme de la temporalité. Disons de sa double face. En cela certains y ont vu un véritable « essai littéraire » qui ne serait ni psychologique ni philosophique. Ce qui est déjà un exploit. A la même époque, Henri Bergson s'attache, lui philosophiquement, on pourrait même dire « ontologiquement », à cette énigme avec son ouvrage *Matière et Mémoire*. A l'époque la thématique de la mémoire était plutôt matière à psychologiser. Certains chercheurs n'ont pas manqué de faire le parallèle entre l'œuvre de Bergson et celle de Proust. Et sans doute à bon droit. D'autant qu'ils se connaissaient et étaient, de surcroît, cousins par alliance. Ces chercheurs font remarquer que, l'un et l'autre, tentent le dépassement de ce psychologisme. Proust du côté d'une approche Ex-sistentielle vécue. Bergson du côté de l'ontologie voir de la métaphysique. Ce que Heidegger avec *Être et Temps* ré aborda. Mnémosyne, pour Heidegger, est une figure centrale dans cette approche de l'Être. Comme chez Bergson mais autrement. Il considère qu'il y a au fondement de ces deux ouvrages le même présupposé concernant la mémoire. A savoir qu'elle se présente comme double. Il y aurait deux types de mémoire indépendants et pourtant complémentaires. Nathalie Aubert écrit, dans un texte pour la revue littéraire en 2011, que « ces mémoires sont indépendantes l'une de l'autre tant dans leur mode de conservation que dans la reproduction du passé. L'une s'obtient par habitude et se reproduit automatiquement (on pourrait dire qu'il s'agit de la mémoire procédurale), l'autre est acquise spontanément et se reproduit de façon aléatoire (on pourrait dire qu'il s'agit de la mémoire épisodico-sémantique) ». Elle ajoute que Bergson et Proust ont des conclusions différentes. Encore que, aussi bien Proust que Bergson, s'ils semblent préoccupés par cette énigme de la duplicité de la mémoire, ont tous les deux comme visée ultime la question, et la tentation, de résolution de

cette question : de quoi est faite la consistance de la présence au monde et quel rôle joue la mémoire dans cette consistance. Ce qui, en quelque sorte, n'est pas étranger à la psychanalyse et en particulier à la psychanalyse structurale au cœur de laquelle l'aléatoire est constitutif. Il faut dire que je n'ai jamais réussi à lire ni Proust ni Bergson jusqu'au bout... Cela déclenche chez moi, à ma grande honte, un ennui irréprouvable. Je comprends pourquoi Gide a refusé d'éditer Proust s'il a éprouvé le même ennui que le mien. Pourtant il est indéniable que *La Recherche* peut être classée comme étant une œuvre littéraire impérissable.

A posteriori, je peux me dire qu'aussi bien *Matière et Mémoire* que *La Recherche* me harasse parce que leur développement extrêmement sophistiqué, leur analyse très sensible pour Proust et très fine pour Bergson, leur rigueur aussi dans l'organisation des idées me semblent d'une extrême complication. Ceci, pour aboutir, chacun à leur manière, sur deux conclusions également valables concernant, disons en terme pseudo philosophique, la nature de l'être de l'homme comme pris dans la dynamique de deux mémoires l'une aléatoire et l'autre répétitive, ce qui n'est pas faux. Mais bien que cela ne soit pas faux, cela ne dit rien véritablement de l'humanité de l'homme. Cela ne fait que décrire ce pourquoi celle-ci opère et s'actualise disons neurocérébralement par la dynamique du penser aléatoire et stochastique perturbant (sémiotique) et de la pensée réflexive épisodico-sémantique qui, elle, fait appel à l'aptitude à mémoriser. La mémoire retrouvée chez Proust consiste à prendre acte de la dynamique qu'il y a du toujours présent maintenant qui entre en dynamique avec les événements qui adviennent dans la chronologie du temps qui passe. C'est-à-dire du Vivre. Le temps retrouvé c'est l'éprouvé de la durée qui est toujours présente maintenant Ex-sistentiellement et le temps événementiel qui n'en finit pas de passer chronologiquement et dans lequel les événements tentent de s'inscrire. Ce qui n'est pas bien sorcier et qui ne mérite pas, à mon sens, qu'on en tartine des centaines de pages littéraires ou philosophiques. Reste en dépit de cela que *La Recherche* est pour l'humanité un roman impérissable. Mais pour d'autres raisons. C'est pourquoi on peut dire chez tout autre auteur ou écrivain, quoique chaque œuvre parait autre et originale par rapport à la précédente, qu'il s'agit, la plupart du temps, de versions différentes du même roman originel. On peut alors considérer que l'œuvre d'un auteur ou d'un écrivain se constitue comme un roman feuilleton, où chaque roman est un épisode du précédent, et n'a jamais de fin. N'a jamais de fin justement, parce que le roman ou la suite des romans ne débouchent en aucun cas sur une connaissance théorique et résolutive mais sur « un savoir » qui pallie cette carence en apportant, dans le meilleur des cas, des recettes pseudo existentielles qui permettent de faire avec ce que l'on manque à connaître. Manque à connaître qui interdit la prise de conscience... et justifie la répétition. Et donc l'inscription dans la survie la plupart du temps. Mais pas toujours quand il s'agit d'une œuvre impérissable

Cette analyse pourrait faire penser que Lévi-Strauss s'est effectivement trompé en différenciant les mythes et le roman. Puisqu'aussi bien, dans ce que je viens d'exposer, le roman apparaît, quand il s'agit d'un thème ou d'une problématique, non pas comme une œuvre unique mais comme s'inscrivant dans un système de transformation aussi bien dans l'œuvre d'un auteur ou d'un écrivain, que dans la somme des œuvres de plusieurs auteurs ou écrivains qui se succèdent dans le temps et dans l'espace en traitant d'un même thème. Sur cet aspect il n'y a pas de différence entre l'un et l'autre. A ceci près qu'un roman, par définition, n'est pas comme un mythe le résultat d'une production collective ou, tout au moins, d'un acquiescement collectif d'une production individuelle, tant sur le contenu que sur la structure. Il est vrai que Lévi-Strauss admet que, dans les sociétés de chasseurs/cueilleurs, les variantes sont le fait de ceux qui ont la responsabilité de le transmettre en en faisant énonciation. Mais ces

variantes ne sont pas à proprement parlé « personnelles », en cela qu'elles sont reprises et validées par le collectif. Ces variantes sont alors dépersonnalisées. Ce sont des variations, comme en musique, qui n'innovent pas sur la structure formelle du mythe mais mettent en exergue telle ou telle caractéristique de la structure en en déployant des possibilités logiques jusqu'alors inexploitées mais que la pensée sauvage permet. C'est que Lévi-Strauss admet dans le final de *L'Homme nu* :

« Les œuvres individuelles sont toutes des mythes en puissance, mais c'est leur adoption sur le plan collectif qui actualise, le cas échéant, leur mythisme »⁷

Un roman, lui, n'est jamais ou très exceptionnellement, assimilé sur le plan collectif. Même si, comme disent les éditeurs, il « trouve son public ». Le mythe suscite une assimilation collective, le roman est approprié par chacun individuellement parce qu'il fait écho à une problématique que chacun qui se l'approprie éprouve singulièrement. On pourrait dire que, dans sa fonction, fondamentale, le roman s'oppose au mythe en cela qu'il s'avère comme une tentative d'échapper « héroïquement » aux prescriptions impératives du mythe, ou tout au moins de proposer une alternative de compromis individuel d'avec les prescriptions du mythe. Maintenir une exception fictive par rapport à l'intention du mythe de faire de chacun des semblables à tous les autres. Réaffirmer, naïvement, une singularité personnelle. Dans cette perspective, si le roman trouve son public, c'est qu'il permet à eux, lecteurs, qui se retrouvent dans la problématique de l'auteur, ou de l'écrivain, de se sentir solidaire non seulement avec l'œuvre mais aussi avec tous ceux qui y sacrifie. Le mythe produit une « cohésion organique » du collectif, prolégomène à toute coopération possible, le roman induit une solidarité mécanique, pour reprendre à mon compte la terminologie de Durkheim, qui s'avère aussi éphémère que précaire... solidarité mécanique qui se noue autour de l'exception aux injonctions symboliques du mythe. Par compromis ou transgression. D'une certaine manière Lévi-Strauss n'avait pas tout à fait tort quand il diagnostiquait que le roman n'était pas la continuation intégrale du mythe dans nos sociétés développées. A ceci près que le mythe est tout de même présent, en absence, dans le roman en tant que le roman se présente comme une possibilité, toujours en échec, d'échapper aux prescriptions du mythe. On appelle cela l'originalité. Pour qu'un roman accède au statut de mythe, il faudrait que celui-ci opère une coupure épistémologique qui lui permette de se présenter, à son tour comme fondateur d'un nouveau système d'interdits et d'obligations repris par le collectif. Ce qui n'est pas donné à tout le monde. Même quand on a du talent ou des idées novatrices comme Freud et Lacan !

⁷ *L'Homme nu* Page 560 éditions Plon

4. Freud et Lacan : romanciers-feuilletonistes ou mythologues... ou les deux ?

Si j'osais faire dans l'irrévérence radicale je dirais que Freud dans son œuvre, et Lacan dans la sienne, ont tenté de se poser comme fomentateurs d'un nouveau mythe explicatif de l'esprit humain avec cette histoire d'inconscient dont certains ont eu la naïveté de penser qu'elle faisait coupure épistémologique avec l'hégémonie du « Moi » conscient et rationnel sûr de lui et dominateur dont la science, depuis le XVII^{ème} siècle, aurait été le garant exemplaire. Certes, pointer et destituer l'hégémonie du rationnel moïque érigé au siècle des lumières était nécessaire. Encore aurait-il fallu trouver ce que le siècle des lumières avait enterré avec « la superstition » que la vraie religion incarnait. Car il ne faut pas exclure que le concept de transcendance théologique est une manière métaphorique de faire ré-apparaître « imaginairement » quelque chose de l'intentionnalité subjective. Freud a totalement manqué cette dimension en considérant la religion comme une névrose obsessionnelle collective. Lacan sans doute pas. La religion, la vraie religion, le fascinait. Chez Freud, l'inconscient parce qu'il s'avère déterministe, sacrifie aussi à l'hégémonie de la rationalité et du déterminisme. On n'en sort pas. Lacan avec l'invention du Sujet y était presque puisqu'il l'opposait au Moi imaginaire. Mais pour aboutir il eu fallu faire l'effort de redéfinir l'inconscient comme n'étant pas l'envers dominateur du conscient. Ce qu'il n'a pas réussi à faire malgré son intuition « géniale » de recourir à la linguistique. Il n'a retenu de la linguistique que sa dimension moïque. Car la linguistique a pour objet principal la langue et pas le « langage » (au sens que je lui donne). Et la langue commence avec le signifiant. Et référer l'inconscient, le Sujet inconscient, au « signifiant » semble un premier pas qui s'avère, de fait, une aporie. Cela ne nous permet pas de sortir, pour ce qui est de la réalité psychique humaine, de la problématique de l'être et de la transcendance nécessaire. Ce qui est fâcheux quand on se déclare matérialiste. Il n'est pas sûr d'ailleurs que Lacan l'eusse été.

Et, si j'osais aller au bout de cette irrévérence, je dirais que les œuvres que nous ont léguées Freud puis Lacan échouent à constituer le corpus fondateur d'un nouveau mythe quoique, à l'évidence, les psychanalystes fassent comme si... Leurs œuvres, dans la perspective de cette approche structurale du roman, tiendraient plutôt du roman feuilleton. C'est patent pour Freud quand il prétend découvrir les fondements de la psychanalyse à partir de sa prétendue auto-analyse... C'est à partir d'elle qu'il croit pouvoir construire une théorie. Lacan serait lui dans une relation d'affinité élective avec l'œuvre de Freud qui lui tient lieu de psychanalyste manquant imparfait. Ce qui le différencie sans doute des autres adeptes. Mais lui aussi, au travers de sa prétendue lecture de Freud, est dans l'élaboration d'une auto-analyse au travers du séminaire qu'il maintiendra sa vie durant. D'ailleurs, il disait lui-même que dans son séminaire il était en position de psychanalysant. Quoiqu'il l'ait dit, il n'est pas sûr qu'il en ait pour autant eu véritablement conscience. Le fait qu'il n'ait jamais véritablement écrit (sauf à quelques exceptions près, *L'Étourdit* par exemple) en atteste. Pour faire modèle théorique il faut, surtout et nécessairement si on œuvre dans le champ des sciences humaines structurales, écrire !

Il est vrai que l'on peut alléguer, comme le disait Montaigne que « *chaque homme porte en lui la forme entière de l'humaine condition* »⁸. Encore faut-il s'entendre sur ce que l'on considère comme « humaine condition ». S'agit-il des traits spécifiques de l'espèce Homo Sapiens, ou des aléas singuliers et individuels, idiosyncrasiques et phénotypiques, de chaque individu de l'espèce ? C'est-à-dire, d'un point de vue darwiniste, des variations qui caractérisent chaque humain. Ou des deux. Pour ce qui

⁸ *Les Essais*, chap. III, 2

concerne les tentatives d'élaboration de Freud et de Lacan, tout porte à penser qu'elles sont déterminées par la configuration singulière de leur fonction psychique en ce qu'elle leur pose si ce n'est une énigme tout au moins une interrogation jamais assouvie. Du point de vue de la psychanalyse structurale, ils seraient alors plus dans la position du romancier que dans celle du chercheur. Pour ce qui concerne Freud, c'est à partir de sa relation d'affinité élective avec Fliess que va s'inaugurer sa quête de ce qu'il en est de la réalité psychique et de son fonctionnement. Laquelle va le mener, dans un rêve, à cette révélation, en forme d'épiphanie sacrée, de la structure de « l'œdipe » en dévoilant le désir sexuel à l'égard de sa mère et de l'hostilité mortelle à l'égard de son père, qu'il va véritablement tenter d'élaborer la mythologie psychanalytique. Et, cette épiphanie, qui détermine sa propre structuration et son propre fonctionnement psychique, il va la hisser, par induction fallacieuse reprise dans une présentation paralogique, sous l'égide de la pensée rationnelle, au statut de « vérité universelle ». Et Lacan en sera le complice puisque, non seulement, il ne tente pas de sortir de cette aporie mais, surtout, il s'ingénie à la faire perdurer. Aussi, si on retient cette hypothèse que leurs élaborations se présentent comme un roman aux maints rebondissements, tous plus extraordinaires que le précédent, dont les thèmes, la structuration et le fonctionnement est l'aptitude psychique d'Homo sapiens ! Alors, cela nécessite de conclure que la nature de cette aptitude psychique spécifique à Homo sapiens est donc universellement hystérique, puisqu'elle ne débouchera jamais sur une certitude aboutie. Ce qui explique pourquoi la cure psychanalytique est interminable : puisqu'ils ont organisé leur survie à partir de cette compulsion romancière pseudo théorique. Car si la cure psychanalytique reproduit le modèle de leur pseudo auto-analyse, elle ne peut être qu'interminable...et insatisfaisante. Vous comprenez pourquoi j'ai antérieurement affirmé que certains qui faisaient le récit de leur cure psychanalytique, pour attester de la fin d'icelle, témoignent alors qu'elle n'était, à l'évidence, pas terminée et de surcroît interminable. Certes, ce qui est passé dans leur cure a permis des aménagements d'une survie parfois plus acceptable que lorsqu'ils sont entrés dans la cure. Freud avait bien perçu que les psychanalysants élaborent quelque chose qu'il nomme « roman familial du névrosé » et Lacan, lui, que le désir de l'hystérique était d'être toujours insatisfait...

Bien évidemment, les récits romanesques qu'élaborent Freud et Lacan ne sont pas trivialement ceux que nos psychanalysants nous infligent. Ils ne concernent pas l'histoire familiale et lignagère, ni les malheurs de leur vie professionnelle ou amoureuse. Ils concernent l'histoire romancée de la mise en place et le fonctionnement de leur appareil psychique ! C'est cela qui leur a manqué : s'apercevoir que leurs élaborations littéraires avaient trait à leur propre problématique et concernait l'interrogation sur le fonctionnement de leur propre appareil psychique. On pourrait même aller jusqu'à dire que ce qui motive leur quête perpétuelle serait l'insatisfaction, qui est au cœur de leur fonctionnement psychique, mais qu'ils travestissent en pseudo doute scientifique sous les espèces d'une production hypothético-déductive prétendue progressive. On pourrait aussi dire hystérico- déductive. Avec l'esprit de sérieux qui convient avec ce type de production. Ce qui ne résiste pas à quiconque a la fibre un tant soit peu épistémologique. Pour théoriser véritablement il faut se déprendre de toute forme d'affinité élective symétrique ou même asymétrique. Ce que ni Freud, ni Lacan n'étaient en mesure de faire.

5. De l'autobiographie, des expériences psychiques aléatoires et de la théorisation

Vous pourriez me faire remarquer qu'il m'arrive parfois de faire allusion à des faits qui pourraient passer pour autobiographiques. Phénoménologiquement cela y ressemble quoique je les qualifie de pseudo autobiographique. En fait il s'agit toujours d'expériences psychiques qui, quoique ayant été marquantes, n'ont pas eu, au moment où elles se sont produites, d'effet déterminant. Je ne les ai jamais présentées comme déterminantes ni anticipatoires, du genre « *je ne serais pas celui que je suis si ...* » comme on dit dans les gazettes ... mais bien comme des surgissements incongrus et aléatoires. Des instants de voir, qui semblent n'avoir enclenché aucun temps pour comprendre. En tous cas sur le moment. Ils ne me sont jamais apparus comme des « énigmes » ni comme des « révélations » qui auraient changées ma vie (!), juste comme des expériences psychiques, disons réelles, qui sur le moment, n'ont donné lieu à aucune réflexion consciente, ni à une élaboration imaginaire. **Elles ont seulement Ex-Sisté.** Ce n'est que quand le démon de la théorisation structurale m'a pris qu'elles ont, les unes après les autres, ré-éméergées et contribuées à la cristallisation du modèle. Manière de faire entendre qu'une théorie n'est pas le fruit exclusif d'une cogitation intellectuelle hypothético-déductive mais constituée en amont, de multiples expériences psychiques aléatoires quoiqu'au moment où elles se produisent, celles-ci ne participent en rien à une volonté de compréhension théorique. Reste que sans doute c'est la convergence de toutes ces expériences psychiques aléatoires, et sans rapport les unes avec les autres, qui permettent, si ont leur donne un cadre conceptuel extérieur à partir d'hypothèses, la théorisation. Pour ce qui me concerne : la psychanalyse structurale sur le modèle de la linguistique et de l'ethnologie structurale. Ces événements psychiques d'apparence hétérogènes voire incongrus, ont pris leur place et leur fonction dans ce cadre théorique, à postériori. Cadre théorique qui leur a servi, en quelque sorte, de tableau périodique d'éléments à la manière de celui de Mendeleïev. Reste entière la question de savoir, si cette théorisation structurale aurait pu se constituer si ces expériences psychiques aléatoires, qui ont parsemé ma vie, n'avaient pas eu lieu et, qui plus est, dans l'ordre temporel où elles se sont produites pour advenir a posteriori en expériences prématurantes. Il y aurait alors là un effet d'auto-organisation dont la fin de ma psychanalyse personnelle aurait précipité, au sens chimique du terme, d'abord un temps pour comprendre puis la cristallisation en un modèle. En tout état de cause, cette tentative de théorisation de la psychanalyse structurale aurait été impossible sans liquidation véritable de l'affinité élective asymétrique qui signe sa menée à bonne fin. Laquelle liquidation a légitimé cette réalité subjective qui fait obstacle à l'emprise de la croyance puisqu'au sujet ni autre ni semblable. Et m'a débarrassé définitivement d'une référence à quelque maître que ce fut. *Ni dieu ni maître*, disait Gérard. Mais position qui, aussi loin qu'il me souvienne, était présente et déterminée, quoique latente, de tout temps... mais enfin apaisée... et productive à défaut d'être intégrative ! Ce qui n'est pas grave quand on est psychanalyste ...ou artiste. On est condamné à se mouvoir dans et en même temps comme à côté du monde. Il me vient souvent, pour évoquer cette position, l'épisode de la *Chartreuse de Parme* où Fabrice del Dongo parcourt le champ de bataille de Waterloo (métaphore de la vie) dans une sorte d'indifférence puisqu'il ne comprend rien à ce qui s'y passe. A ceci près que cette indifférence aux fureurs et banalités du vivre me permet, justement, de m'y intéresser véritablement, c'est-à-dire objectivement, et d'y être, à ma manière, profondément partie prenante et engagée. D'autant que ma passion anthropologique fait que des événements du monde j'en ai une perception non seulement consciente mais immédiate et claire. C'est ce qui m'a permis d'être conseil stratégique auprès des politiques et des capitaines

d'industrie. Ce qui n'empêche pas, à contrario, le détachement. Je n'ai jamais cédé ni sur l'indifférence, ni sur l'élégance et la légèreté de la présence qui lui siéent dans le collectif.

De fait ces élaborations freudo lacaniennes, que j'ai qualifiées de romanesques ont, elles aussi, trouvé « leur public » parmi ceux qui s'intéressent à ce qu'il est convenu d'appeler « la psychologie humaine ». Ce sont agrégées autour d'elles des communautés d'adeptes hétérogènes fondées sur la croyance en leur prétendues pertinences explicatives. En particulier celles qui se présentent comme psychanalytiques. Ces communautés de psychanalystes ont noué, comme pour le roman, une affinité élective avec ces élaborations, et une relation de dépendance avec les Maîtres qui les ont produits. Ces adeptes ont repris à l'identique les mythes exégétiques qu'ont utilisés les Maîtres eux-mêmes pour élaborer leurs propres versions romancées explicatives. Méthode exégétique tout azimut qui leur tenait lieu d'épistémologie véritable et qui débouche sur un système de transformation infini à plusieurs voix, proliférant et cacophonique qui leur donne une apparence d'une dynamique de transformation mythologique. Système de transformation mythologique auquel les Maîtres aspiraient puisqu'ils se posaient, de leur vivant, en Ancêtres fondateurs d'un corpus de psychologies des « profondeurs », quoiqu'ils en réfutassent le terme, fondée sur l'Inconscient dont jamais ils ne disent rien de consistant. Car le système de transformation dont procède leur élaboration, ils s'en octroyaient d'abord le privilège exorbitant d'être seuls légitimes et habilités à en développer la validité. Les adeptes, élèves ou disciples, étaient autorisés à tenter d'en comprendre la profondeur et la pertinence, les articulations et les conséquences. Pas d'y apporter de leur vivant un quelconque élément novateur. Si par extraordinaire quelqu'un apporte un élément considéré comme novateur alors il est repris dans l'élaboration du Maître. Et toute dissidence conceptuelle est considérée non seulement comme non valide mais comme une trahison et « l'auteur » de ce forfait comme apostat ! Ne resteraient plus aux adeptes que l'exégèse exclusive des textes fondateurs. Pulsions exégétiques qui débouche inexorablement sur des interprétations réputées originales constituées en autant de récits qui, s'ils étaient compilés et analysés ethnologiquement, se présenteraient alors comme un système de transformation mythologique dont chaque élément mettrait en exergue une « petite différence » à partir de laquelle s'agenceraient chaque variante. Variante qui ne manque pas d'agglutiner autour d'elle des sous adeptes et de provoquer, mécaniquement, des scissions, toujours reconduites, lesquelles atomisent le mouvement psychanalytique, que les Maîtres fondateurs avaient l'ambition d'unifier. Ce à quoi la psychanalyse structurale s'oppose puisqu'elle se présente comme un modèle fini susceptible d'une lecture épistémologique véritable mais ne souffre pas l'exégèse puisqu'aussi bien le modèle ne se présente jamais dans l'ambiguïté. S'il s'avère valide, il sera assimilé, par ceux qui se destinent à psychanalyser et il sera objet de « connaissance » objective pour ceux qui y trouvent intérêt non seulement cognitif et intellectuel mais encore dans leurs pratiques affines.

Reste que le caractère autobiographique, fut-il romancé et objectif, ne rend pas pour autant une œuvre romanesque impérissable. Loin de là. Une autobiographie est vouée à l'oubli dès qu'elle a été lue. Seuls les historiens de la littérature s'y intéressent. Et encore...

Le temps imparti est passé... on s'arrête... « *Et voilà pourquoi votre fille est muette* »⁹ ! On verra dans le prochain séminaire ce que la métapsychologie structurale peut apporter à la compréhension de la fonction du roman dans le collectif.

⁹ Or ces vapeurs dont je vous parle venant à passer, du côté gauche, où est le foie, au côté droit, où est le cœur, il se trouve que le poumon, que nous appelons en latin *armyan*, ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en grec *nasmus*, par le moyen de la veine cave, que nous appelons en hébreu *cubile*, rencontre en son chemin lesdites vapeurs, qui remplissent les ventricules de l'omoplate ; et parce que lesdites vapeurs...

*Merci de votre attention,
Marc Lebailly.*

comprenez bien ce raisonnement, je vous prie ; et parce que lesdites vapeurs ont une certaine malignité... [...] Qui est causée par l'âcreté des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs... *Ossanbodus, nequer, potarinum, quipsa, milus*. Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette." *Le Médecin malgré lui*, II, 4